

COMME UN PARFUM DE REGRET

Ce qui devait en principe s'avérer difficile m'a paru en réalité fort facile. Ce qui aurait pu être dangereux a bien vite tourné à la comédie !

Le manque de prévoyance, l'insouciance, le hasard même et la chance m'ont permis d'échapper à bien des dangers.

D'où le titre de ce livre. Nombre de mes amis me conseillent depuis longtemps d'écrire ma biographie sous forme de mémoires. Mais ce terme me paraît en réalité réservé à des personnages célèbres dont je ne fais pas partie. Je préfère donc parler de souvenirs. Sans m'attacher fidèlement à une chronologie. J'ai couché sur le papier des anecdotes traitant de périodes de ma vie pendant lesquelles j'ai vécu ces expériences originales !

Préface :

Dans un certain petit Musée d'un certain petit village perdu dans une île de l'océan Pacifique. On peut encore lire cette inscription qui nous rend bien modeste.

Le nombre de choses que je connais n'est rien au regard des choses que je ne connais pas.

Je reste toujours surpris d'entendre certaines personnes dire. Moi, j'ai fait l'Afrique..

Ce mot lancé dans une conversation permet une reconnaissance immédiate et sans partage de l'auditoire. Empêchant toute contestation de l'expérience vécue par l'aventurier d'un jour dans un des nombreux pays de cette terre millénaire. L'AFRIQUE.

Pensez-vous vraiment, que tous ces peuples de ces cinquante sept pays d'Afrique se ressemblent tous.

Croyez-vous vraiment, qu'ils parlent tous la même langue ? Pourquoi alors, vouloir tous les faire se ressembler ?

Que reste-t-il, de ces grands royaumes à ce jour oubliés, qui ont marqué leurs peuples de croyances et de coutumes tellement incompréhensibles pour nos européens.

Voyez Nouakchott et ses Maures sous leurs grandes tentes au bord de l'océan.

Voyez les Batékés (Petits) sur les hauts plateaux du Gabon.

Issars et Afars qui portent les attributs de lions séchés accrochés à leurs bras.

Voyez encore ce fleuve Niger et ses barques où 200 personnes dorment, mangent et commercent.

Ces Mossis avec leurs cérémonies de masques à Bobo- Dioulasso au Burkina - Faso

Ces pygmées de Centre Afrique qui chassent encore l'éléphant dans la forêt équatoriale.

Ou bien plus encore, ces grands bateaux chargés de denrées et qui naviguent entre

Lambaréné et Port Gentil ; Si vous y étiez vous pourriez entendre dans la nuit des hommes et des femmes chanter leur désir de vivre.

Comment comprendre lors, d'un trop court voyage, le vécu de tous ces peuples déplacés, parfois même mutilés. Anéantis par les guerres et l'esclavage, qui font resurgir dans un tout réuni l'exemple de leur courage, de leur foi, et enfin de leur amitié envers nous.

LAISSEZ-MOI, MAINTENANT VOUS CONDUIRE SUR LES CHEMINS DE CETTE MYSTERIEUSE AFRIQUE DE 1898.

Entendez-vous déjà, le claquement du fouet qui cingle au-dessus des attelages
Vous y êtes sur la piste en latérite. Et si... Je dis bien si vous en reveniez... Vous y laisseriez sûrement le meilleur de vous-même.

Ce récit est une vieille histoire du siècle dernier qui raconte la vie de gens venus d'horizons divers, partis ailleurs par obligation ou pour assouvir une passion dans une certaine Afrique que peu ont connue et déjà depuis longtemps oubliée.

L'aventure... c'est bien de découvrir les autres, courir vers ailleurs, voir et comprendre sans porter de jugement.

ECOUTONS, DONC PARLER CETTE VIEILLE DAME,

Mon cher petit, malgré ma vue qui baisse, j'arrive encore à savoir si c'est une de tes lettres qui arrive à la gentilhommière dans notre cher Périgord.

J'ai demandé à ta cousine d'écrire à ma place. J'espère qu'elle suit fidèlement ce que je lui dis. Je continuerai donc à te raconter l'histoire.

Au siècle dernier : 1898 - ORLEANS

La guerre au Tonkin lui avait laissé un goût amer de batailles successives.

Le retour à Orléans, sous une pluie fine, dans sa maison de la rue du Colonel Maury n'avait pas apaisé sa soif de partir ailleurs et encore ailleurs. L'adjudant Emile BOUVIER à 43 ans rêvait en secouant sa capote d'autre chose. Il leva la tête et s'engagea sous le porche en ouvrant la grande porte. L'homme qu'on sentait massif sous sa capote avec ses yeux bleus avait du être un bel homme dans sa jeunesse malgré sa calvitie.

Maintenant d'un pas désabusé, il jeta un regard sur le jardin abandonné où traînaient encore un vieux tonneau et le vieux landau de petit Louis.

Il commença à monter les marches d'escaliers, son sac à dos réglementaire lui cisailait encore les épaules.

Sur le palier il souffla enfin en regardant sa bande molletière de la jambe gauche tombée sur sa cheville comme un vieil accordéon. Il chercha désabusé la clé qui était restée cachée depuis le temps dans le cruchon émaillé. Il ouvrit enfin la porte et entra dans la cuisine où la vaisselle de son dernier repas traînait encore. Il jeta un regard par la fenêtre à petits carreaux dans la rue, le mois de mai aurait du chasser la pluie et la brume pensa t-il.

Marthe avait du partir précipitamment car elle avait emporté que le strict nécessaire. Les meubles, les bibelots de la grande chambre et leurs petits napperons en dentelle de tulle étaient toujours en place. L'Emile savait pourtant l'attachement que sa femme pouvait porter à son trousseau.

Il alluma la lampe en cuivre sur la vieille table à battant et vérifia machinalement que la porte de l'autre chambre qui donnait elle aussi sur la cuisine était bien fermée.

Cette chambre destinée au petit Louis n'avait jamais été occupée malgré les grandes fenêtres. Elle restait glaciale et les murs suintaient toujours.

Madame BOUVIER avait décidé finalement de condamner la chambre après tout un tas de travaux restés inutiles face à ces moisissures.

Elle installa donc le nourrisson dans leur chambre qui lui paraissait la moins insalubre.

La nuit était tombée. Maintenant l'Emile campé devant le petit réchaud à charbon qu'il avait posé dans la cheminée de la chambre il faisait cuire du saindoux avec du pain noir. L'Emile sortit sa tabatière et commença à renifler le tabac en attendant que le pain s'imprègne du saindoux

C'est là qu'il entendit les premiers coups sourds dont Marthe lui avait tant souvent parlé dans ses lettres. Il plaqua son oreille sur le plancher sachant déjà que l'appartement du bas était vide et inoccupé.

Intrigué, il n'arrivait toujours pas à situer l'origine des bruits qu'il entendait.

Le silence succéda aux coups, il laissa le réchaud s'éteindre, et se coucha sans toucher à son maigre repas plus atteint qu'il ne voulait l'admettre sur l'origine de ces manifestations de bruits incompréhensibles.

La maison bourgeoise à deux étages était typique de l'Orléanais, elle bordait les champs de manœuvre du régiment des Hussards installés là depuis la défaite de 1870.

L'adjudant BOUVIER avait hérité cette demeure de ses parents. Il ne comprenait toujours pas pourquoi sa grand-mère ne voulait plus l'habiter. Pourtant elle était fort bien placée à deux pas des commerces,

Elle n'en démordait pas la vieille grand-mère, Je ne retournerai jamais là-bas disait elle. Je préfère rester à Chanteau la Foulonnerie même si c'est loin d'Orléans.

En 1890, l'adjudant charpentier de son métier s'était pris de noce avec une fille de Villard sur Boeges pendant son cantonnement à Annemasse pour mater les révoltes des partisans de la Savoie libre et indépendante...

Un mariage heureux, dans les premières années le petit Louis était né.

Et puis les absences quasi permanentes d'Emile BOUVIER pour les grandes manoeuvres de son régiment ainsi que l'éloignement de sa Savoie natale avait eu raison de la patience de Marthe.

En avril de l'année 1895, Madame BOUVIER laissa une lettre accrochée à la grande porte du bas qui expliquait que rester seule tout l'hiver avec le Louis âgé maintenant de 2 ans.

Le courage lui avait manqué pour affronter encore une fois seule, ces bruits et ces coups qui semblaient venir de nulle part dans la grande maison. Elle avait pris la décision d'amener leur fils pour retourner vivre dans sa famille à Boège.

Emile BOUVIER, de retour au bout de quatre mois, pris fort mal la chose.

Il cru que sa femme avait eu un transport au cerveau. La solitude avait du avoir raison de la pauvre femme.

Enfin, se disait il je lui écrirai bientôt, pour prendre de ses nouvelles et tenter de la raisonner afin qu'elle revienne au logis.

Les semaines, les mois ont passés et l'occasion lui a manqué avec ces incessants déplacements du régiment. Et puis quoi ce n'était vraiment pas raisonnable de demander au Colonel du régiment un congé exceptionnel pour aller chercher sa femme Dieu sait où.

L'adjudant charpentier de métier se retrouva vraiment seul à partir de ce jour.

De nos jours...

ENLEVER L'EXTRAORDINAIRE, IL NE RESTA PLUS QUE LA VERITE(Conan DOYLES)

Après deux ans en Allemagne, juste de l'autre coté du Rhin, j'accédais à une école militaire basée non loin d'Orléans.

Dès notre arrivée, Nous fûmes vite confrontés à la dure réalité de la vie en France.

Après de multiples négociations avec le représentant de la garnison, il nous fut proposé d'habiter dans l'urgence, un appartement rue du Colonel Moury.

La grande bâtisse à deux étages avait été séparée en son milieu, mais il existait deux petits appartements en haut et deux autres en bas. L'autre côté de la maison avait été fait sur le même modèle avec une entrée séparée.

Nous comprenions, en faisant le tour du jardin encombré d'un vieux tonneau et en toile de fond d'un landau éculé que la maison n'avait pas été occupée depuis très longtemps.

Le bureau des logements nous avait mis en garde contre plusieurs inconvénients de vétustés mais toujours sans abri l'hiver approchant nous voulions à tout prix éviter l'hôtel.

L'électricité était à revoir. Il n'y avait pas de tableau électrique, ni de disjoncteur et un seul filet d'eau coulé dans la cuisine. Les toilettes et la douche se trouvaient dans la chambre comme cela se faisait avant.

Nos familles nous avaient donné quelques meubles mais aucune de table ni de chaise, de ce fait nous campions sur des caisses en bois.

Le gamin arriva sans peine un beau jour et sans le vouloir nous nous retrouvâmes parents à 20 ans...

Il fut peu de temps à attendre pour que les chèques sans provisions viennent se ramasser à la pelle du côté des commerçants du quartier...

Nous mangions. Non, plutôt nous buvions du lait premier âge avec du Nescafé, matin et soir.

Je partais le matin vers 4 heures et j'arrivai péniblement pour le rassemblement à l'école.

Cousine, baissez donc la lampe du fumoir là où vous faites la lecture à notre chère Emilie... Oh, laissez-moi vous conter ...

La mère de mon premier fils restait souvent seule. N'ayant pas d'autre choix que de m'attendre. J'imaginai bien plus tard ces merveilleuses journées sans argent, avec un gosse de deux mois sur les bras.

Malgré un déficit de banque chronique, nous réussîmes à acheter à un prix modique une vieille 2 CV, ensuite nous nous précipitâmes sur le premier marché venu pour jeter notre dévolu sur du papier peint à grosses fleurs bleues ; notre rejeun allait enfin vivre dans du propre.

La chambre désignée pour notre nourrisson était très ensoleillée quand il faisait beau.

Le soir même, nous avons fini notre pose, la tapisserie à grosses fleurs bleues donnait un air du plus bel effet et aussi une autre dimension à la chambre.

Le soir tombé, nous avons rapidement fermé les vitres sans volet, pour nous protéger de l'humidité et du froid en ce mois de novembre.

Sans chauffage, nous allumons les petits trois feux pour donner un peu de chaleur dans l'appartement. On trouvait ça presque normal de manger de la vache enragée suite aux expériences décrites par nos parents respectifs.

La cuisine fut terminée dans les jours qui suivirent et nous étions ravis de voir notre linge tremper dans l'évier massif de la cuisine toute habillée de tapisserie jaune.

Nous nous lavions aussi dans la cuisine car l'humidité nous transperçait les os dans la chambre que nous avons choisie malgré cette cheminée qui ne marchait plus, réservant bien sûr la plus belle pièce à notre rejeun.

Le lendemain de la pose de la tapisserie fleurie nous vîmes apparaître d'horribles taches noires sur les quatre murs.

Décus de cette perte d'argent et de travail, on décida de laisser les fenêtres ouvertes, les jours de beau temps et de remettre à plus tard l'opération tapisserie tout en ayant soin de gratter et de replâtrer les murs en prenant le soin de les laisser sécher.

Deux semaines plus tard, l'opération fleurs bleues recommença...

Le lendemain de la pose, croyant enfin pouvoir admirer notre œuvre. Nous fîmes confronté une nouvelle fois, au même problème. De grosses tâches noires avaient encore envahies les trois quart des murs.

Voyez-vous grand-mère !

Vous qui racontez si bien et vos souvenirs semblent si présents.

Racontez ce qui s'est passé après plusieurs dizaine d'années quand bien installé dans un bon fauteuil, on essaie de retrouver ses souvenirs. Ce qui nous manque le plus c'est les détails, ces petits détails croustillants qui font toutes les bonnes histoires.

Les premiers coups nous réveillèrent en pleine nuit. Quelque chose ou quelqu'un tapait, coups répétés et réguliers qui provenaient de nulle part et qui durèrent.

J'eue l'idée de coller mon oreille au plancher mais aucun bruit ne semblait venir du bas. Je sorti inquiet sur le petit palier et les bruits d'un coup cessèrent. Intrigués et fatigués, on se recoucha sans rien dire.

Le lendemain, un peu mal à l'aise après cette nuit houleuse, on reparla de ces coups et on déduisit qu'un tuyau s'était réveillé et qu'il devait taper en évacuant les bulles d'air après de si longues années sans servir.

Les jours qui suivirent aucun aucun bruit ne nous déranga. Et on oublia vite l'épisode bruits confronté à vivre dans la précarité, tentant d'éviter les chèques sans provision. Fin décembre arriva et nous préparions avec ferveur notre premier Noël loin de la famille.

Je travaillais très tard ces dernières semaines. Une nuit, vers 2 heures du matin les coups reprirent sans prévenir, avec une telle violence que les casseroles pendues aux murs tremblaient. Enervé et tout à fait réveillé cette fois-ci, je sortis sur le palier, dans la confusion et la panique j'allumais une bougie, car le courant se coupait inexplicablement.

J'explorai à fond, le grand grenier qui englobait le haut de la maison. Je criais et tapais avec un vieux balai essayant de déranger un animal qui aurait pu nicher. Ce qui m'aurait rassuré.

Cela venait toujours de nulle part. Je pris le long escalier, toujours dans le noir, essayant de localiser le bruit mais sans résultat.

Vous me direz mes chères ? belles ? rien de trop angoissant jusque là. Si ... Si

Vous allez comprendre...

Je vous ai décrit ce petit appartement au premier étage avec le petit palier, qui montait au grenier. Et bien, quand cognaient les coups, parfois j'ouvrais la porte et CA ... S'estompait et s'arrêtait.

Il suffisait que je referme la porte et les coups reprenaient de plus belle.

Alors, qu'en dites vous, Chères dames ?

C'était parfois trop drôle d'assister à ces phénomènes, fermer, ouvrir, fermer.

Et puis une bonne demi heure plus tard, après avoir fait le tour extérieur et intérieur de la maison, les coups cessaient brusquement.

Assis au bord du lit, nous ne savions pas quoi penser, nous étions déstabilisés et craintifs, car ces bruits n'avaient pas d'explication rationnelle. Certains jours on entendait même du jardin, les coups qui provenaient de la maison, et les coupures électriques annonçaient presque à coup sûr, ces bruits inquiétants.

Bruits encore de la porte cochère qui battait pendant la nuit alors que le soir je prenais un soin méticuleux à vérifier toutes les ouvertures en fermant à clé les deux battants de la grosse porte du bas.

Inquiets et n'osant en parler à personne, notre vie continuait avec « CA »...

Un jour, nous comprimes que la partie ouest de la maison était habitée par un jeune couple et nous fûmes soulagés de savoir que nous ne serions plus seul.

Une nuit où les coups furent plus longs et nombreux que d'ordinaire. Nous vîmes débarquer le nouveau voisin ensommeillé et essoufflé qui prit toutes les peines du monde à nous expliquer son boulot qui l'obligeait à se lever tôt et aussi son bébé qui était réveillé par ces bruits des coups. E

Enfin, nous suppliait il, arrêtez de taper et de planter des clous toute la nuit.

Les coups reprirent lointains et réguliers. Le voisin s'arrêta de parler et entra sans plus un mot pour enfin s'asseoir sur une de nos caisses, horrifié d'entendre les coups.

« CA » était là.

Il leva les yeux et tendit inquiet l'oreille, il chercha l'endroit d'où pouvait venir ces bruits inexplicables. Enfin, nous avons un témoin, nous n'étions plus fous.

D'après le voisin, de l'autre côté, chez lui les coups tapaient aussi fort comme chez nous. Pareil qu'ici, des bruits de portes claquées et des martellements qui n'en finissaient jamais.

Ils avaient cru au début que nous faisons des travaux, et malgré l'heure tardive, ils avaient pris leur mal en patience jusqu'à ce soir.

Les jours et les mois sont passés, solidaires dans cette épreuve on subissait les aléas angoissants de ces bruits. N'ayant pas d'autres moyens financiers pour partir ailleurs ; Et surtout ne voulant pas passer pour des fantasques aux yeux de nos administrations respectives. On se garda d'en parler à quiconque. Néanmoins l'histoire continue...

DE DEUX VIEILLES DAMES,

Mon cher Petit, ta dernière lettre nous a effrayée.

Tu n'as pas honte de faire peur à des vieilles dames comme nous!

Mais, nous aussi sommes prêtes à te narrer la vie avant que les Américains n'aillent sur la lune.

Au siècle dernier : JUIN 1898

LA ROCHELLE

L'été avait amené un lot inhabituel de moustiques du marais poitevin.

Dans la chaleur étouffante de l'après-midi, dans la grande avenue où les arbres centenaires n'arrivaient plus à dissiper les odeurs et la fumée des nouvelles automobiles.

Là, dans cette avenue les voitures et les calèches depuis quelques jours, déversaient un flot de conscrits de la Haute volta et d'Algérie. Les conscrits revenaient chez eux au bout de trois ans d'absence.

Dans le salon de coiffure madame MARTINOT trônait en maitresse femme, derrière son comptoir les yeux fixés sur la rue.

Elle essayait d'épier discrètement par-dessus les lettres écrites ? COIFFURE POUR HOMMES ?

et de deviner parmi les cris de joie des voisins, le retour du mari ou du fils. Voir, entendre celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

Le Paul aurait déjà dû lui revenir depuis longtemps de ce pays de sauvages, se disait elle.

D'ailleurs elle et l'apprenti coiffeur tenaient le salon depuis le départ du mari et patron, Dieu sait que les temps avaient été durs et ces lettres tant attendues de Paul, s'étaient évidemment espacées avec le temps.

La petite Juliette, collée à sa robe noire lui donnait encore plus chaud, une petite goutte de sueur perlait près de son œil, et il brouillait momentanément sa vue.

La porte s'ouvrit brusquement, Monsieur TALMONT, l'écailleur de la Grand rue qui la courtisait depuis le mois d'août dernier, s'effondra dans un fauteuil en osier. Il jeta sur la patronne une oeillade qui en disait long sur ses intentions.

Alors madame Madeleine pas de nouvelle de ce bon Paul ! S'exclama l'écailleur.

Le cliquetis des ciseaux de l'apprenti s'arrêta, le bruit reprit.

Hé non ! Monsieur TALMONT, mon homme n'est toujours au logis et Dieu sait qu'il nous manque.

L'apprenti, malgré son jeune âge voyait le manège du vieux bonhomme, il enchaîna sur les avantages de balayer les cheveux plutôt que de balayer les hûtres.

Le silence retomba et Monsieur METAYER se leva enfin sa coupe de cheveux terminée.

Il salua à la ronde, et en prenant son chapeau de cagouillards (Pour aller chercher les Escargots) sur le porte manteau, il glissa cinq francs à la patronne en sussurant : Le fils REVILLARD du même régiment que Paul est rentré il y a déjà dix jours.

Malgré son désir d'aller courir chez les voisins. Elle fit un signe dans la glace à l'apprenti, qui accéléra la cadence sur le crâne rond de l'écailleur fixant le vaporisateur ' Pinto ', l'eau du toréador comme disait la Juliette.

L'apprenti s'empressa vers le canotier de Monsieur TALMON , et poussa le gros bonhomme naturellement vers la sortie, malgré ses protestations et ses sourires grivois vers la patronne.

Enfin, le rideau rapidement baissé. L'apprenti emporta Juliette vers le fond du magasin, là où se trouvait l'escalier qui menait à l'étage vers les appartements des patrons et la chambre mansardée de l'apprenti.

Allez y madame ! Madeleine, je m'occupe de Juliette le temps de votre absence, cria Bremond qui avait tout entendu.

Merci Bremond, je ne serai pas longue promis.

Madeleine, rajusta rapidement sa coiffe de Rochelaise. Elle pris son châle malgré la chaleur de cette fin d'après-midi et passa par la petite porte du derrière de la cour. Elle remonta rapidement l'avenue à grandes enjambées. On sentait, dans cette grande femme osseuse de 29 ans, l'envie de bousculer tous les obstacles qui pourraient se dresser entre elle et son mari.

De cette vieille famille Rochelaise les LALANNE, il ne restait plus qu'elle encore vivante.

Son père qui tenait à l'époque des ateliers sur le port, l'avait marié de son vivant, au deuxième des fils MARTINOT, celui de la Roche sur Yon. Les familles se voyaient peu et Madeleine avait vu disparaître peu de temps après son mariage son père et sa mère, d'une mauvaise grippe.

Après trois cent mètres de marche forcée, le portail des REVILLARD fût en vu.

Madeleine s'engouffra dans le petit jardin, là où le père Victor levait encore et toujours son cruchon de vin fêtant le retour de son fils.

Jean le fils, assis sous la tonnelle ouvrit des yeux étonnés en voyant arriver la Madeleine tout éssoufflée.

Alors, Madeleine, commença le père Victor... Ton homme je l'attend pour boire le Pinaud pour leur retour avec le Jean.

Les yeux embués de sueur, Madame MARTINOT, tressaillit en voyant le fils Jean qui commençait à se trémousser, mal à l'aise et qui tapait nerveusement du pied contre la petite table en fonte devant lui.

Madeleine ouvrit la bouche pour poser la seule question qui la tourmentait. Où est-il, cria-t-elle ? D'un ton fuyant le fils de Victor s'exclama, c'est que tu vois la Madeleine, le Paul, il a chargé son sac comme moi. Mais moi je te le jure, je ne sais pas ce qu'il est devenu après ! .

Ne me cache rien Jean !

Mais non ! Mais non ! Madeleine, on est tous rentré, ceux de la Rochelle en tous cas, par la Haute Volta, Ouagadougou et Bobo Dioulasso. Par une longue et pénible route, mais il était toujours à mes cotés et si on a du subir de terribles attaques des noirs dans les villages que nous traversions, je ne l'ai jamais vu ni blessé, ni malade.

Mais, j'avoue que je l'ai perdu de vue au port quand on a pris le bateau ' l'Estivinque', qu'il s'appelait celui qui nous a ramené à Bordeaux.

Peut-être, qu'il est parti en goguette dans les rues du port mais soit certaine, il rentrera un jour ou l'autre. Ne t'inquiète pas, dit-il en riant.

Ce genre de plaisanterie tomba à plat, pour la patronne du salon qui n'avait jamais eut d'humour.

Je continue, je continue, je suis sûr que tu seras impatient de connaître la suite de l'histoire de tous ces gens.

Ton Emilie.

En cette même année de 1898 :

A la ferme de la Griselotte dans le Lot et Garonne, près de Montflanquin.

Grand et efflanqué Firmin GOUSSETE spécialiste des maladies tropicales, regardait son bol de café

à la main le petit chemin qui servait de servitude à la Griselotte cette ferme nichée dans un vallon sur la route de Limoges.

La pluie fouettait la vitre et il devina en écartant avec la cuillère le rideau en dentelle, la silhouette du facteur du village de Monflanquin qui poussait son vélo sur le raidillon qui menait à la ferme.

Les visites et les lettres se faisaient toujours rares à la ferme.

Sa mère devait épier derrière les carreaux de sa cuisine, car elle se précipita dehors en s'essuyant les mains sur son tablier.

En s'ébrouant sous l'arbre, le vélo collé contre le puit, le nommé 'Grisou' facteur de son état, ouvrit sa besace et sortit une lettre couleur bleue, que la mère lui arracha sans un mot en lui tournant les talons, elle se dirigea rapidement vers la porte de la ferme.

L'homme habitué au comportement parfois bizarre des gens du Lot et Garonne haussa les épaules et enfourcha prestement son vélo, pour redescendre débonnaire, la pente boueuse du chemin.

Firmin, sans même bouger le corps tourna la tête vers sa mère qui déposa la lettre déjà mouillée sur le guéridon près de lui.

Il entendait aussi, le bétail au fond du couloir qui butait sur la chaîne qui lui barrait la route.

Pendant ce temps, le père de Firmin descendit lourdement l'échelle de la réserve de foin grommelant que la Rousse, la génisse allait encore vêler et que la nuit s'annoncerait longue.

Firmin, savait que le vieux GOUSSETE, avait tout remarqué par la meurtrière du grenier de la scène de la lettre.

Son père, n'avait vraiment été d'accord pour ces études à Paris. Il avait vu son fils unique partir loin de la ferme familiale. Et la ferme maintenant manquait de bras pour les travaux.

Et puis, pensez – il, qui allait reprendre cette terre aride, pleine de cailloux qu'il avait acheté mille francs dans les années 1865 aux héritiers des seigneurs de Monflanquin.

Déjà les deux fils du château de Cadillac s'étaient mariés avec des filles de Cancon et on ne les voyait guère plus dans le coin. Et voilà que maintenant son fils, à qui on avait mis des idées de grandeurs dans la tête était lui aussi parti.

Les GOUSSETE n'auraient jamais imaginé voir leur frêle enfant devenir un scientifique, sauf peut être le vieux médecin de Monflanquin.

Plusieurs fois, le médecin BALLONDE l'avait surpris à feuilleter en cachette ses livres d'anatomie pendant que la mère GOUSSETE faisait du ménage dans sa maison au bord de la rivière.

Un peu plus tard encore, le bon vieux docteur l'avait aidé à passer son certificat d'études et l'avait initié à la découverte de la médecine et des soins à apporter aux bêtes.

Pendant toutes ces années, les petites courses de Firmin pour amener les repas du soir au docteur avaient bien cachées l'instruction qu'il pouvait lui donner.

Quand le jeune homme arriva à l'âge de 21 ans, le médecin de Monflanquin et lui eurent un long conciliabule. Ils réussirent à convaincre le vieil Italien GOUSSETE de la nécessité de faire des études. Afin disaient-ils de savoir reconnaître et soigner un animal malade ou aider une vache à vêler.

Les parents très réticents au début, de voir partir leur progéniture si loin de chez eux, en tiraient maintenant une certaine vanité vis-à-vis des autres familles de Montflanquin. Celles natives de la région. C'était aussi une sorte de vengeance pour eux les émigrés Italiens.

En 1894, Firmin s'était donc embarqué part un beau matin de septembre, dans le fourgon tirait par des chevaux, celui qui allait vers Paris et St Cloud chez le frère de Monsieur BALLONDE, le medecin de Montflanquin.

Le Colonel entomologiste, avait bien voulu recevoir Firmin suite aux recommandations de son frère médecin de campagne.

Le militaire et sa femme vivaient seuls dans une grande maison en bordure de la forêt n'ayant jamais eu d'enfant. Le couple accueille Firmin de la meilleure façon.

Celui-ci, qui n'avait jamais eut de vraie chambre, pu savourer la grandeur de la pièce et la vue qui donnait sur la forêt de St Cloud.

Le peu de linge contenu dans sa sacoche laissa bien vide la grande armoire en chêne. L'ambiance de la maison de St Cloud ne le changeait guère de chez lui, on parlait peu.

Le Colonel passé par les rangs avait longtemps souffert de ses manières rudes, toujours en retrait des autres officiers sortis de famille plus bourgeoises. Sa meilleure défense pendant longtemps avait été de ne pas parler.

Le soir venu, Firmin ayant fait un peu de toilette dans la cuvette du coin de sa chambre et changé sa chemise de bure. Il descendit le grand escalier qui menait au salon où le Colonel l'attendait fumant la pipe, une lettre dans sa main.

Alors Firmin, mon frère me dit que vous voulez vous engager dans l'armée.

Heu, non Monsieur. Je veux apprendre les maladies.

Mon brave garçon, mais à part votre certificat d'études et les quelques enseignements distribués par mon cher frère, dans votre Lot et Garonne qu'avez-vous fait ?

Monsieur, je sais ce qu'est la maladie du sommeil qui sévit en Afrique : Le trypanosome...

Ha oui, répondit le Colonel, un peu surprit du ton prit par le jeune homme. Et quoi d'autre Monsieur Firmin !

Le paludisme, je peux vous dire qu'il était dans le marais Poitevin, il n'y a pas encore si longtemps (voir assèchement des marées par Louis XV) et ainsi le garçon continua d'énumérer ce qu'il avait appris... Impressionné par ces connaissances en pathologie tropicale, le Colonel comprit que le jeune homme avait bien été formé par son frère.

Je vois que vous savez certaines choses que le commun des mortels ignore et même que certains des praticiens diplômés auraient du mal à me décrire comme vous l'avez fait.

Bon voila ce que j'envisage pour vous si vous voulez poursuivre dans cette voie.

Ainsi poursuivit le Colonel ...J'étais dans la même situation que vous, il y a trente cinq ans, car j'étais issu de la paysannerie de Saintonge. Je me suis engagé dans les brancardiers et ensuite l'école militaire de Marseille et aussi divers autres instituts. Je me retrouve actuellement dans le prestigieux hôpital militaire de Paris dans la section d'entomologie que je dirige personnellement.

-

Demain je vous emmènerai au sergent recruteur qui vous mutera brancardier dans mon service. Vous toucherez cinq sous et vous serez habillé toute votre vie, dit-il en riant. Je vous donnerai

certaines choses à faire et je vous instruirai à mon temps perdu.

Le Colonel se leva brusquement et il se dirigea vers la salle à manger. Il héra l'ordonnance mis à sa disposition et apostropha son épouse en lui demandant de chercher dans ses vieilles chaussures civils une paire pour Firmin... Qu'il enlève enfin ses godillots, cria t-il.

Le repas servit presto, Firmin regagna sa chambre et éteignit la lampe qu'il posa sur la table de nuit ayant hâte d'être à demain.

Dès cinq heures le lendemain, le Colonel en personne réveilla Firmin.

Allez ! Garçon debout nous sautons dans la calèche qui déjà nous attend.

Ainsi, commença la nouvelle vie de Firmin. Les mois passèrent dans le laboratoire du Colonel, Firmin classifiait les moustiques, mouches, araignées et bien d'autres insectes bizarres que le service recevait souvent des lointains contrées d'Afrique, elles étaient envoyés par des confrères isolés dans les premiers postes de santé de l'AOF (Afrique de l'ouest). Un jour le Colonel, qu'il voyait rarement, le fit appeler chez lui, dans son bureau de la maison de St Cloud.

Firmin, voila un an, jour pour jour, que l'on vous a hébergé mon épouse et moi (le Colonel aimait parfaire sa dialectique, celle ci chargée d'emphrase) Aussi ... Un petit moment de silence se passa, le militaire tira sur sa pipe et regarda Firmin qui se liquéfiait en se demandant ce qu'il avait pu faire de mal dans le service du professeur.

Non ! Firmin, cela ne va plus. Vous faites très bon travail, mais vous le détestez. Dîtes le contraire, continua le Colonel.

Mon Colonel vous avez raison. Je n'aime pas épingler et plonger dans la résine des insectes morts.

Ha... Ha... mon petit, dit le Colonel, merci pour votre franchise...

A ce moment, la porte s'ouvrit et l'épouse du colonel entra rouge de colère.

Edmond, arrêter de faire souffrir Firmin. Vous et moi, nous aimons cet enfant qui depuis déjà un an égaille notre triste demeure. Vous le savez bien...

Le Colonel, d'habitude si autoritaire devant ses subordonnées, se tassa soudain dans son fauteuil de cuir et qui comme lui se craquela devant la petite bonne femme.

Tout doux, Madame BALMONT, dit-il en souriant niaisement, malgré tout déconcerter face à tant d'agressivité maternelle.

Un courrier de mon frère, me demande si Firmin est heureux d'être avec nous et les parents de notre protégé se languissent de le voir.

Le Colonel avait compris depuis un certain temps, que le jeune homme bien qu'appliqué à sa tâche, se morfondait devant sa paillasse rempli d'insectes.

Sachant que Firmin s'intéressait aux maladies tropicales, l'entomologiste l'avait formé sur les vecteurs de ces maladies peu connues. Les certificats, qu'ils pouvaient maintenant lui délivrer étaient en relation avec l'application et le sérieux qu'il avait montré.

Edmond, dit sa femme, cessez de tourner en rond et dites enfin ce que vous avez en tête à ce jeune homme qui vous écoute bouche bée.

Mon cher enfant, reprit le Colonel, j'ai parlé de vous à un de mes vieux amis d'une fondation spécialisée en maladie tropicale ici à Paris. Et suite aux quelques éloges faites sur vous, il serait heureux de vous accueillir dans son laboratoire. Ainsi fut sellé le destin de Firmin, en cette fin

d'année 1895.

Les parents du jeune militaire furent déçus de ne pas voir leur fils pendant ces périodes de fêtes mais l'occasion d'étudier là où il le voulait depuis longtemps, empêcha Firmin d'avoir trop de regrets.

Le 18 décembre, détaché du service de son protecteur, le jeune homme se présenta à l'Institut de Médecine Tropicales dans un uniforme tout neuf.

Le vieux professeur le reçut et lui expliqua en quelques phrases que l'habit ne s'imposait pas dans les laboratoires de recherches.

Par contre la discipline s'imposait dans toutes les actions et manipulations au laboratoire.

Affublé d'une blouse Pasteurienne qui lui tombait sur les pieds, le jeune homme remerciait tous les jours le vieux médecin de Monflanquin et son frère le Colonel qui lui avaient fait confiance..

LA MAURITANIE DE NOS JOURS,

L'histoire de maman.

L'expérience, est une lumière qu'on a dans le dos a dit l'homme sage (Confucius).

Je ne te l'apprendrai pas. OH, MON EMILIE, Si chère grand- mère...

Suite à quelques épisodes rocambolesques, où je devais retrouver le Pacifique en tant que civil, nous nous retrouvâmes finalement dans un avion en direction de Nouakchott en Mauritanie.

Atterrissage éminent avait dit le pilote ! On ne voyait toujours que du sable par le hublot. Les autres passagers qui se dirigeaient vers Dakar nous demandaient si vraiment on voulait descendre là.

A leurs yeux, on devait passer pour des fous.

Effectivement, quand on put enfin sortir, on avait du sable plein la bouche et le vent nous empêchait de voir. La plage était grande mais la mer était loin... .

Nous n'avions toujours pas de maison au bout d'un mois de séjour. On était logé de ci et de là par la coopération américaine dont les coopérants étaient absents pour congés.

Le secrétaire de la mission à qui on réclamait à cors et à cris un logement, nous disait en riant ...
HIN CHALLA.

Il nous faudra faire un seat-in au bureau des logements mauritaniens pour avoir enfin quelque chose. Alors que l'on savait que la France avait des logements réservés et qu'ils sont payés par l'Etat Français.

Bref, nous naviguions entre boulot et le bureau du logement en nous relayant. Le soir on se retrouvait dans le studio de passage de l'ambassade de France.

Souvent, assis sur une malle, désespérés par le manque de confort et de notre éternelle recherche de logement, on faisait le point. En fouillant dans notre carnet d'adresses nous découvrîmes le numéro de téléphone d'un sous adjoint coopérant au ministère de l'Economie Mauritanienne.

Bien sur, nous nous précipitons sur le téléphone à l'intérieur de l'enceinte de l'ambassade.

Allo, oui... Présentations d'usages pas très faciles. Nous sommes de la famille de la dame qui travaille avec votre frère en France. Oui c'est cela Toulouse. Ah ! Vous ne pouvez rien faire pour notre recherche de logement. Mais vous tenez à venir nous chercher pour faire notre connaissance.

Un soir, oui pourquoi pas. Nous sommes à l'ambassade de France le dernier studio... Merci à bientôt.

Le lendemain, toujours autant de vent de sable. Je marche encore à pied jusqu'à l'hôpital et retour sous le soleil et le vent de sable.

Les Mauritaniens ont encore pitié de moi, ils m'ont offert un rhaouli(écharpe en coton) pour me protéger du sable.

Dans le labo, il n'y a plus de fenêtre, pas d'eau depuis belle lurette et nous pataugeons en permanence dans les détritiques du collecteur d'égout cassé qui se déverse dans le laboratoire.

Toujours est-il que le soir, on se retrouvait fatigués l'un et l'autre assis sur la malle devenue bien pratique. Nous faisons notre bilan journalier... Soudain nous entendîmes, une voiture arriver... crissement de pneus et klaxon.

Un peu étourdi par la chaleur et la fatigue accumulée, nous vîmes débarquer une femme d'un certain âge, grand style qui nous apostropha

Mes bons amis ! Oui, nous sommes là comme convenu.

Allez, Que diable ! On vous amène chez nous. Si vous n'avez pas mangé ... MAMAN ... Nous fera quelque chose.

Un peu bousculé par cette arrivée, mais heureux de quitter le studio pour au moins un temps, on se retrouva à l'arrière d'une Mercedes. Le conducteur, petit bonhomme rondet, lâcha un bonsoir du bout des lèvres, et dit à sa femme, on y va ?

Le silence s'installa. On eut beau entretenir la conversation, les réponses de l'autre couple étaient rares. On commençait vraiment à regretter notre studio, là où on finissait sereinement notre chawarma.

La voiture s'arrêta, le gros bonhomme klaxonna devant un grand portail. Comme rien ne bougeait dans la maison, la femme finit par descendre et dit je vais ouvrir le portail pour ne pas déranger MAMAN.. . Somme toute, cela restait dans mon esprit très honorable.

Nous descendîmes à notre tour, et arrivâmes devant la porte du salon. Nous devinions dans le fond de la cour une piscine bien abritée du vent.

Enfin, assis sur des grands fauteuils Mauritaniens, nous entamâmes la discussion sur le vent de sable qui était particulièrement violent ces jours çi.

Le petit homme, miaula qu'il n'y a jamais de vent de sable à sa connaissance et en tout cas, pas ces derniers jours..

La femme tout en minaudant, lui dit qu'il exagérait et elle commença d'emblée, à nous faire des éloges sur MAMAN, qui avait du nous faire quelque chose de bon à manger... Un gâteau peut être, elle le fait si bien... MAMAN,MAMAN, MAMAN, où es-tu, crie t-elle ?

La porte s'ouvrît doucement, et nous vîmes apparaître un bel éphèbe noir a moitié endormi. Qui tout en baillant nous dit... Qu'il n'y avait plus rien à manger et qu'il n'avait pas fait non plus de gâteau. La grande femme nous interpella.

Oui vous savez, dit-elle face à notre visible incrédulité, nous avons pris l'habitude de l'appeler Maman. Il s'occupe si bien de nous ?

Un départ éminent s'imposait, nous étions si fatigués.Si tôt arrivés, si tôt partis.
Ho ! Qu'il était beau plein de sable notre studio.

CHER ENFANT.

Tu m'en racontes des choses extraordinaires de tes pays lointains.

Que les gens sont bizarres dès qu'ils se trouvent loin de la France, ils n'oublient jamais d'emporter leur suffisance.

A moi d'écrire aussi (Une vieille dame).

1898, LA ROCHELLE

Ainsi commence enfin l'histoire de Madeleine

Madeleine, après la conversation avec Jean VILLARD se trouva irritée et inquiète avec un sentiment de doute qui commençait à l'envahir.

Cette absence incompréhensible de son mari tant aimé alors que les voisins de l'âge de Paul étaient déjà revenus au pays.

En retournant vers le salon, en femme de caractère sa décision fût prise. Elle devait écrire au père de

Paul, lui pouvait savoir où était son fils.

En montant les marches du petit appartement, elle trouva l'apprenti et Juliette devant la fenêtre qui donnait sur la grande rue.

Dis maman ! Il est où papa Paul ?

L'apprenti regarda sa patronne et lui demanda doucement, s'il pouvait regagner sa chambre.

Allez-y ! Bremond et merci pour tout.

Vous ne posez pas la question que vous avez sûrement sur le bout des lèvres ? Où est passé Monsieur Paul.

Si, si ! Madame Madeleine, mais toute la rue en parle déjà de Monsieur Paul qui n'est pas rentré. Et ce gros écailleur qui ne venait presque jamais, le voila toutes les semaines et on doit supporter son odeur d'huitre et sa suffisance due à l'absence du patron.

C'est pour cela que je ne dis rien mais si c'était moi ... Et il ne termina pas sa phrase.

Bonsoir Madame Madeleine, à demain au salon.

A demain Bremond.

Elle écrivit le soir à la Roche sur Yon, où vivait la famille de Paul.

Devant sa coiffeuse, elle ouvrit le petit coffre en os de baleine et elle se mis à relire toutes les lettres de son mari, les larmes aux yeux.

La dernière datait maintenant de quatre mois et elle ne parlait pas de retour. Simplement, qu'il était sur la route qui menait à la cote par Bobo, une ville de là bas en Afrique, et qu'il pensait à elle et surtout de bien embrasser Juliette, puis plus rien.

En femme de tête, Madeleine ne voyant plus aucune lettre arriver, pris la décision d'écrire au chef de la Garnison de Nantes, là ou son mari avait reçu son ordre d'appel au service obligatoire.

Les jours au salon passaient sans le retour de Paul et le facteur n'avait pas d'hésitation quand il passait devant la vitrine du salon de « Coiffure pour hommes ».

Un jour pourtant, une lettre fut glissée sous la porte, ce fut l'apprenti qui l'a vit le premier.

Madame Madeleine, c'est une lettre. Abandonnant ces outils il ramassa prestement l'enveloppe et la lui tendit.

La lettre du Ministère de la guère expliquait en quelques mots que, Le Sieur Paul MARTINOT avait été démobilisé dans la ville de Dakar. Qu'il avait rendu son arme et son paquetage réglementaire en tant et heure, et qu'il avait reçu son bon de retour pour s'embarquer sur le bateau qui devait le ramener à Bordeaux et ensuite par convoi jusqu'à la Rochelle. Tout était en règle vis-à-vis de la loi française.

La lettre se terminait ... Veuillez croire Madame à nos hommages les meilleurs.

Elle relue la lettre, encore et encore, ses oreilles bourdonnaient et la sueur envahissait son corps.

Au bout d'un temps, en demandant au passage un verre d'eau à Bremond, elle monta en silence au premier étage dans ses appartements.

Le visage de la Rochelaise qui n'avait jamais été très pur, s'était soudain crispé et enlaidi. En un instant elle prit une décision.

Ses mains tremblaient toujours quand elle avança vers le coffre mural et les économies du ménage.

Il fallait retrouver Paul, et faire taire tous ces gens qui lui souriaient en demandant hypocritement si elle avait des nouvelles de son mari.

La petite Juliette était rentrée dans sa huitième année, songea- elle allongée toute habillée sur son lit dans l'alcôve, pouvait-elle déjà la faire voyager ? Et Bremond ? Que dois-je en faire si je vends le salon.

Demain ? J'y penserai demain. Il ne faut penser à rien oublier juste un instant.

Le lendemain, les volets de sa chambre toujours clos, elle voyait les premiers rayons s'infiltrer dans la pièce. Elle attendit que Juliette sorte de son lit pour enfin songer à passer dans la salle de bain sans oser se regarder dans le joli miroir en plâtre qu'elle aimait tant.

Avec sa robe noire froissée et sa grande épingle en cuivre tombée de son chignon, elle appela Juliette.

Petite Juliette, va vite prévenir Bremond qu'aujourd'hui on n'ouvre pas.

En dégrafant son corset, elle vida l'eau de la bassine en fer, elle passa en revue les différentes choses qu'elle devait faire afin de mener à bien son plan de recherche.

Paul devait se trouver malade ou pire, enlevé par ces gens tous noirs qu'elle n'avait jamais vu. Dont on ventait la barbarie et qu'on devait enchaîner pour éviter de se faire assassiner, ou pire de se faire manger.

Elle devait, réunir tout l'argent et vendre le salon. Ensuite aller au port dès demain matin.

Prendre des billets pour aller à Bordeaux et s'embarquer avec Juliette pour la ville qui était dans la lettre du ministère, un nom comme... Dakar.

Son corset enfin boutonnée jusqu'au cou et sa robe bien plissée, elle reçut l'employé qui ne comprenait rien de ce qui se passait ce matin chez les patrons.

Bremond ! Entama-t-elle. J'ai pris une grave décision qui peut vous concerner aussi.

Voici, la lettre que j'ai reçue hier après-midi, elle m'oblige à fermer le salon. Ne dites rien et écoutez moi. Je dois me rendre dans ce pays où mon mari a disparu. Vous me voyez très inquiète, je dois faire ce que toute Rochelaise aurait fait dans ces cas. Je pars à sa recherche au bout du monde s'il le faut.

Resterez-vous ici, ou voulez-vous nous accompagner, j'aurai vraiment besoin de vous bien sur vous n'avez que dix huit ans et ce voyage sera long et périlleux.

Madame Madeleine, vous savez que je n'ai plus d'attache familiale et que vous m'avez toujours fait confiance. Je serai fier de vous accompagner pour vous aider à retrouver Monsieur.

L'écriteau ' A vendre ' fût rapidement mis sur la vitrine. Bien sur, les voisins ne tardèrent pas à venir aux nouvelles. L'explication qu'elle donna pour faire taire les commérages, fût une des plus simple et bien comprise de tous.

Hé oui ! Monsieur mon mari et retournait vivre à la Roche sur Yon. Il veut être prêt de sa

famille, et il nous a demandé de vendre le salon de coiffure et de le rejoindre au plus vite.

Comme la ville de la Roche n'était pas si proche et que si vraiment le Paul voulait s'installer là bas, ce n'était pas l'affaire des voisins, de savoir si tout cela était bien vrai.

Un beau matin, la patronne du salon reçut deux frères coiffeurs de Saintes qui étaient intéressés par l'annonce, ils firent le tour du propriétaire, quelques discussions après l'affaire fut réglée.

Ils signèrent pour la proposition que leur fit Madame Madeleine.

Bremond, le commis quant à lui eut forte affaire. Il était chargé par sa patronne d'aller acheter sur les quais trois grosses malles bien renforcées et de réserver à la gare maritime leurs billets pour Bordeaux et pour cette ville appelée Dakar.

Le soir venu, le bruit des roues du chariot qu'avait loué le commis retenti bientôt dans la petite cour.

Juliette ouvrit la porte du salon et tout excitée demanda à Bremond, si on allait revoir papa car ces malles annonçaient bien un départ.

Madame Madeleine aidée du commis, monta les malles dans l'appartement. Ils commencèrent à emballer les objets qu'elle voulait garder. En particulier le miroir doré auquel elle tenait tant et la ménagère que lui avait donné sa mère.

Une malle fut consacrée à Juliette et à Bremond. Après avoir, roulé les matelas et recouvert les lits démontés, tous furent prêts pour partir.

PARIS... 1896 A 1897

Où l'on parle de Firmin GOUSSETE

Le travail qu'on lui avait confié à l'Institut ne pouvait que lui plaire.

Depuis que le professeur l'avait confié à un des ses adjoints, Firmin s'acharnait à donner le meilleur de lui-même.

La tâche était rude, classer, estampiller et reconnaître tous ses parasites au microscope. Mais l'aide de laboratoire qu'il était devenu donnait satisfaction à ses supérieurs.

L'année se passa pour Firmin, avec une interruption de quelques jours à la campagne dans le Lot et Garonne pour les fêtes de fin d'année 1896. Il visita le vieux Docteur pour le remercier de l'avoir si bien aidé ainsi que le Colonel de St Cloud. Le seul souci que rencontrait Firmin n'était pas d'ordre professionnel mais bien privé. Sa petite vie était semée d'avatars qui lui rendaient son quotidien bien difficile. Sa solde arrivait toujours quinze jours après les autres, quand il n'était pas carrément oublié. Un jour, la maréchaussée lui tomba dessus à la sortie de l'Institut soupçonné de vol à la tire.

Son hôtel pris feu et sa chambre qui contenait ces quelques affaires disparue en fumée. Et avec tout cela ce garçon qui n'était ni bossu, ni borgne, doux et calme aurait tant aimé lui aussi comme tous ses camarades de l'Institut rencontrer son âme soeur, mais là encore son manque de

charisme ou par timidité les futures désirées lui passaient sous le nez. Ses proches camarades se moquaient gentiment de lui.

Hélas pour Firmin GOUSSETE, ce malheureux courait après la chance.

Heureusement, que durant l'année 1897 le doyen de l'Institut lui annonça qu'il était inscrit d'office avec cinq de ses autres camarades au certificat de parasitologie qui l'attacherait définitivement à l'Institut, cela bien sur en cas de réussite.

Malgré les grèves à Paris, il arriva à l'heure le jour J.

Courant juin 1897 Firmin, passa l'examen, et fut reçu major.

Peu de temps après les résultats, le Colonel lui annonça son passage de grade et le félicita, l'encourageant à poursuivre dans cette voie.

Cette réussite fit grand bruit à l'Institut. Il dû écrire à son père pour lui expliquer que sa vie était scellée à l'Institut et qu'il ne retournerait plus à la ferme pour y travailler comme il pouvait le souhaiter.

Les parents déjà habitués à son absence comprirent que le destin de Firmin était à Paris ou ailleurs mais loin d'eux.

PARIS, une année plus tard,

Huit heures du matin, malgré la neige qui recouvre les trottoirs de l'avenue Montparnasse, Firmin se retrouva encore marchant vers des salles d'examens..

Comme d'habitude, il serait en avance. Le doyen et l'entomologiste (le Colonel) l'avaient mis en garde contre les difficultés de ces nouvelles épreuves qui l'attendaient. Car, Firmin s'était inscrit lui-même à ces examens...Firmin se dit, qu'il devait réussir.

Même, si je sors du Lot et Garonne, je vaut bien un de ces gamins de l'école de Lyon, de Bordeaux voir de Marseille.

Les épreuves débutèrent et se succédèrent heures après heures. Le troisième jour d'examens touchait déjà à sa fin, quand Firmin rendit la dernière feuille d'examens. Il sortit enfin d'un pas tranquille n'ayant jamais douté de ses capacités.

Le vingt janvier les résultats furent affichés dans le vieux cloître et un coursier ramena une copie à l'Institut.

Le doyen descendit dans le laboratoire, où travaillait le garçon en lui glissant un mot. Disant simplement vous n'êtes pas le second Firmin.

Ne sachant trop quoi penser, Firmin continua d'étudier sur le microscope.

La cloche de l'Institut annonça, enfin 18 heures signifiant la fermeture de l'établissement. Il se dirigea comme d'habitude vers l'escalier qui menait au porche et à la sortie.

Là, sous le porche le professeur son adjoint et le Colonel, ainsi que plusieurs de ses camarades l'attendaient tous sourire.

Firmin, dit le doyen, vous avez encore réussi et pour ne pas déroger à la règle, vous sortez encore premier. Je n'ai qu'un mot, félicitations. Le Colonel le pris fièrement à bras le corps et l'emmena en quelques pas devant une vitrine où trônait un diplôme.

C'est le votre. On l'a mis là pour quelques jours afin que tout le personnel puisse le voir. Il est à vous. Vous nous avez tous étonnés. Bientôt, il faudra que je m'incline devant vous professeur, dit-il en riant. C'est ainsi que Firmin reçut le titre de spécialiste en parasitologie tropicale.

Mai 1898 – ORLEANS.

L'EMILE.

La lourde porte de la vieille maison fermée, Emile rajusta sa capote et remis d'aplomb son couvre chef réglementaire. La caserne n'était pas trop loin à pied. Il passa devant Madame RENOIR qui lui fit un signe en donnant un ultime coup de balai devant sa porte.

La voisine devait encore cancaner sur le départ de sa femme. Se dit il.

Arrivé à la caserne, il obliqua vers le poste de garde où il rendit le salut au planton. De là, il se dirigea vers les magasins là où se trouvaient les ateliers. Il vit le Capitaine VIEILLEMUR descendre de voiture, l'ordonnance, ouvrit la porte et le capitaine de cavalerie arriva son stick sous le bras et il l'apostropha :

Hep ! Adjudant ! Venez. J'ai besoin de m'entretenir avec vous, ordonna t-il.

Emile s'avança et salua.

Adjudant BOUVIER, le Colonel du Régiment m'a demandé de choisir un sous officier ayant l'expérience de campagnes en pays lointains. Sachant que vous avez fait le Tonkin, j'ai parlé de vous. Il nous faut quelqu'un pour accompagner des toubibs, Dieu sait où.

De ce fait, votre expérience de charpentier devrait servir. Vous vous présenterez au bureau du Colonel MAROT pour prendre vos ordres, et vous passerez ensuite au bureau des bons de transport et vivres. Mais dans quel pays dois-je aller, mon Capitaine, demanda l'Adjudant.

Je n'en sais pas plus, mon bon. Demandez donc au pacha, dit le Capitaine en tournant les talons.

Le bureau du Colonel était à l'entrée de la caserne et Emile se disait tout en marchant que ma foi lui qui voulait partir, il était servi. Arrivé au second étage du commandement du régiment de cavalerie, il se fit annoncer par le planton de service. Il frappa et entra dans le bureau feutré du Colonel.

Alors Adjudant BOUVIER ! prêt pour l'Afrique, dit celui-ci. Je vous ai désigné pour accompagner

un groupe de scientifiques qui vont chercher des bestioles vers une contrée non apprivoisée.
Le Colonel penché sur son fauteuil éclata de rire, comme s'il avait joué un bon tour à Emile.

Mon pauvre Adjudant, vous comprenez bien que votre mutation après votre escapade au Tonkin dans notre régiment fût quelque chose de grotesque. Que faire d'un charpentier dans la cavalerie à part couper des troncs pour les obstacles du manège à chevaux.

Bien qu'il faille croire à une erreur du Ministère de la guerre, je vous ai trouvé une affectation où vous n'aurez pas besoin de cheval.

Si j'ai bien compris, continua le gradé supérieur, vous partirez sur Bordeaux et ensuite sur l'Afrique pour accompagner une mission scientifique. Allez, passez donc au bureau des affectations et aussi du transport, ils vous en diront peut-être plus à Bordeaux...

N'ayant prononcé aucun mot, l'Adjudant salua et sorti. Il comprenait enfin pourquoi les autres cadres du régiment lui faisaient la tête. Un charpentier dans un régiment de cavalerie !

Bien qu'il rageait de n'avoir rien pu dire au vieux, il était heureux de pouvoir enfin partir de ce lieu qui ne l'avait jamais accepté, et lui qu'il avait jamais aimé. Tous des arrogants ces cavaliers, pensa-t-il. D'un coup tout léger, il s'entendit fredonner en allant rendre son paquetage au fourrier.

Il ne voulu pas retourner chez lui et puis quoi sa malle était encore là dans le foyer du régiment. Il n'avait besoin de rien d'autre.

Le soir, la fameuse malle sur ses épaules, il prenait la direction de la gare d'Orléans et plus tard pour le train de Bordeaux. Là bas, il aviserait.

1898, LA ROCHELLE , LE DERNIER SOIR

Couchée sur un matelas prêté par les voisins, Madeleine regardait fixement le plafond, en songeant que c'était le dernier soir qu'elle passerait dans ce petit logement où tout avait commencé avec Paul.

La naissance de Juliette, les premiers clients du salon et puis l'embauche de l'apprenti.

Paul et elle avaient fidélisé leur clientèle par leur sourires et aussi par les coup de ciseaux de Paul connu dans tout le quartier et bien plus loin encore. Elle entendit le plancher gémir au-dessus de sa tête, l'apprenti devait lui aussi avoir du mal à dormir. Elle pensa qu'elle avait laissé son carton à chapeau au-dessus de l'étagère. C'était trop tard maintenant et ce robinet de la cuisine qui gouttait comme toujours et Paul qui devait le réparer depuis si longtemps.

Où est t-il le Paul ? Que va-t-on devenir si on ne le trouve pas ? Les yeux fatigués, elle entendit Juliette geindre, et elle s'endormit. Le matin du départ, le charroi les attendait déjà tous les trois sur le bord du trottoir. Ils purent rapidement entasser les malles et les lits.

Non, Madame Madeleine, laissez faire, cria Bremond. Ce n'est pas pour vous.

L'homme du charriot descendit enfin et aida l'apprenti à attacher les quelques meubles. La grande femme et sa fille montèrent ensuite. Elles s'assirent à côté du conducteur et Bremond, derrière sur le tas de malles.

Allez Hue ! l'attelage s'ébranla.

Où allons nous déjà, cria le conducteur. Au port, crièrent-ils tous ensemble.

L'embarquement :

Il fallut deux bonnes heures pour arriver sur les quais et décharger tout le déménagement qu'avaient entassé les voyageurs. Enfin, toutes les affaires furent montées par les marins à bord du navire et solidement attachées sur le pont inférieur. Les autres voyageurs se pressaient déjà à embarquer sur le navire. Des Rochelaises, avec leurs belles ombrelles commençaient déjà à trembler, en montant sur le bateau avec leurs fines bottines. La passerelle grouillait de marins et aussi d'autres soldats qui criaient très fort vers la foule massée sur le quai.

Madeleine empêtrée par son sac et par Juliette qui s'agrippait au beau nœud qui finissait la robe, lui procurait maintenant des larmes d'enervement et de sueur. Cela l'obligeait à relever sa crinoline et découvrir son visage. Pendant ce temps, des soldats sac au dos, s'effaçaient par galanterie, voyaient cette grande femme manier d'estoc son ombrelle en criant.

Ne lâchez pas mon petit Bremond. Accrochez vous à Juliette s'il le faut, nous y sommes presque arrivés.

Enfin, bien plus tard installée tant bien que mal sous une bâche sur le pont, Madeleine pu enfin souffler et remettre un peu d'ordre dans sa coiffure et vérifier que le nœud de sa robe ne traînait plus sur le pont. Dans sept heures nous serons à Bordeaux, pensa-t-elle, tout en sortant la petite fiole d'eau pour Juliette. Peu de temps s'écoulèrent quand enfin dégagé des amarres, le navire 'Surcouf' pris le cap au Sud... Ayant passé la grande côte et doublé le phare de Cordouan, Madeleine su qu'ils verraient bientôt l'estuaire de la Gironde. C'était là, où toute petite son grand-père l'amenait dans les canaux de Royan chercher à marée basse, les anguilles et les crevettes.

Le soir tombé, ils rentraient à la ferme du côté de Saujon sur le sulky qu'il avait acheté pour elle, comme tout cela était loin.

Bordeaux arriva et tout le monde finalement pu embarquer sur des péniches pour relier la terre.

Il se passa un moment avant que les trois voyageurs grands et petits, puissent enfin se reposer dans le petit hôtel du port près de la jetée à la criée.

Bremond toujours prêt à rendre service laissa la mère et la fille se reposer, il parti aux renseignements pour le grand voyage qui devait les conduire à retrouver le patron coiffeur.

Le lendemain, les trois voyageurs se dirigeaient enfin vers le port. Les meubles récupérés, ce fût Bremond qui eut l'honneur de tirer le charriot à bras jusqu'au nouveau bateau qui devait les embarquer vers Dakar.

C'est celui-la cria, Bremond voila le nom 'La Victorieuse' c'est elle. . Allons Mesdames nous y sommes.

Peu de passagers semblaient encore montés à bord, ils ne remarquèrent que de rares soldats de l'armée d'Afrique.

Leur tour arriva.

Après avoir montré, leurs billets de voyages, ils purent regagner une coursive mal aménagée, où deux lits superposés les attendaient.

Mon pauvre Bremond, j'ai le regret de vous laisser dormir sur le sol. Je vais demander un matelas pour vous !

Ce n'est rien, madame, du moment que je peux un peu m'étendre.

Ainsi je veillerai sur votre sommeil. Ces bateaux ne sont jamais très sûrs avec tous ces soldats. Voilà, se dit-elle, j'espère avoir fait les bons choix. Elle semblait encore agitée par quelques doutes, mais il était déjà trop tard pour réfléchir.

... MONFLANQUIN, LOT ET GARONNE,

LA LETTRE BLEUE

Il évita pendant un moment de prendre cette lettre qui venait troubler ses congés. Il se décida enfin à l'ouvrir, bien sur encouragé par la mine curieuse de sa mère.

Tout le village était maintenant au courant de la promotion de Firmin. Même le boucher qui d'habitude lui servait des vilains morceaux, qu'elle disait la mère

Maintenant, le gros boucher accentuait toujours ses politesses.

Hé, que bonjour Madame GOUSSETE, et votre fils on pourra le voir un jour votre grand spécialiste.

Ah ! Répondez pas peu fière la mère GOUSSETE, c'est que les spécialistes, ils ne sont pas comme vous et moi, ils leur faut un mot express du gouvernement pour qu'ils se déplacent.

Tant et si bien que le brave boucher, tout fier qu'il était de servir la mère de quelqu'un maintenant qui vivait à la capitale, s'ingéniait à donner ses meilleurs morceaux de viande.

Alors Firmin, tu l'ouvres cette maudite lettre, cria soudain la mère.

Le cachet rouge qui fermait la lettre fit un petit bruit en se déchirant. Et il commença à lire... La missive venait du Ministère des Sciences de Paris.

Monsieur Firmin GOUSSETE

Après les différents éloges envers vous, des Membres de l'Institut Tropical et Parasitologique, de Monsieur le Chef du département d'Entomologie, ci nommé et aussi de vos récentes réussites à vos examens sur la Parasitologie. Vous êtes désigné pour accompagner la mission d'Etudes sur la maladie du sommeil qui sévit actuellement en A.O.F(Afrique de l'Ouest Française) cela suite à la défection pour maladie du Lieutenant MARY.

Vous prendrez vos consignes, auprès du Gouverneur de la place de Bordeaux afin qu'il vous transmette vos ordres et vos bons pour le transport maritime.

Signé :

Par la Délégation du Ministre des Sciences

Signature du proposé et cachet du Ministre.

Il y avait toujours cru que la chance lui sourirait un jour, que ses petits tracas finiraient.

Hé bien, se consola t-il, heureusement que je n'ai pas de fiancée. Qu'aurai-je pu lui dire ?

Se tournant vers sa mère, il lu l'anxiété dans ses yeux fatigués. Ca y est Mam, je pars.

Mais où tu pars mon petit ?

Il bredouilla, et su qu'il fallait lui dire.

Je pars dans une terre lointaine en Afrique, là où on a besoin de moi. Tu te rends compte, on m'a écrit à moi personnellement de Paris. J'ai de la chance par rapport à d'autres qui attendent encore de prouver leurs valeurs.

Pas trop convaincu des dires de son fils, elle ouvrit la porte de la cuisine d'été et parti annoncer la nouvelle à son mari qui fauchait près des vignes. Notre fils a reçu une lettre de Paris. Hé alors, dit le père tout en continuant le travail de la faux, je suis au courant. Ce que tu ne sais pas, c'est où ils l'envoient les gens de Paris. En Afrique, cet endroit où on mange les gens. Bâ la mère, on pourra tout dire à ce garçon, depuis qu'il est parti dans la capitale, il n'écoute plus rien. E même si je ne suis pas d'accord, c'est pareil et il reprit la cadence...

La vieille inquiète pour son fils ressentit de l'appréhension à le voir partir si loin de leur pays.

Mais à quoi bon, le petit devait faire sa vie comme eux l'avaient fait.

En entrant, elle trouva Firmin dans la chambre, qui servait de débarras, sur son lit dans un coin. Il pliait son uniforme rarement mis, tout en continuant à ranger ses rares chemises et pantalons. Il grommela qu'il partirait tôt demain par l'autocar de Villeneuve.

Sa mère s'avança dans son dos et le serra en lui prodiguant des conseils de prudence.

C'est bon, maman n'oublie pas que je suis militaire. La France compte sur nous.

La France, il en savait quoi de la France, pensa la vieille en essuyant une larme. Elle tourna et retourna dans la cuisine, ne sachant pas où aller. Et puis ils mangèrent en silence devant la cheminée.

Tard le soir, le vieux paysan sorti l'armagnac du buffet, celui que le fils n'avait vu que quand la ROUSSE avait vélé sans problème. Hé ! le Firmin, boit donc un coup avec moi et n'oublie pas d'écrire de là où tu vas. Ainsi, chacun parti s'enfermer dans sa chambre.

Tôt, le lendemain un autocar brinquebalant s'arrêta comme chaque mardi sur la route, en face de la ferme à coté du vieux châtaigner.

Les jours de marché, on ne trouvait plus de place. Toutes les fermières et paysannes descendaient leurs volailles et leurs fromages de brebis sur le bourg de Villeneuve.

Bousculé, accroché entre deux grosses paysannes qui sentaient l'ail, le jeune spécialiste reconnu un gars de Villeréal et il se dirigea vers lui pour passer le temps.

Tout en se racontant des banalités, le véhicule entama soudain la descente sur Villeneuve sur Lot.

Se retrouvant devant l'horloge de la porte de Paris, il fit un signe en se retournant, au gars de Villeréal.

Bon, se dit-il, trouvons un transport pour Marmande et puis nous verrons. L'autobus fila à travers les vignes au bout d'une heure, il reconnu Marmande et il s'endormit.

L'air iodé le réveilla. Il voyait les premières maisons de Bordeaux dans le soleil couchant. Enfin il était arrivé.

Le chauffeur, un gars du moulin de Boulède, le renseigna sur le site de la garnison.

En marchant vers les logements de transit baraquements affectés aux militaires et aux marins, il commença à faire l'inventaire de ses poches. Enfin, il sorti la lettre qu'il avait reçu des Sciences et la présenta comme seul papier officiel au gardien de l'entrée du fort, là où se trouvaient les logements.

Passant devant des dortoirs, il fut conduit dans une petite chambre mansardée, d'où on voyait les quais par une petite lucarne.

Il sortit son uniforme de la petite valise, il commença à sourire, en pensant que son grade lui donnait certains avantages, comme cette chambre, il pouvait maintenant réfléchir à tout ce qui l'attendait.

Quelques temps plus tard, il descendit et se dirigea vers le port. Dans son sac à dos, sa mère lui avait glissé du jambon cru et du pain noir. En enlevant la serviette à carreaux, Firmin se rappela les ordres du bureau du transport,

A votre arrivée à Grand Bassam en Côte d'Ivoire, après l'escale de Dakar, retrouvez le Médecin certifié, le chef de l'Expédition et vous devez vous mettre à ses ordres. Recueillir des informations sur la maladie du sommeil tout au long de la route, jusqu'à Bobo Dioulasso.

Ne pas perdre le bon pour le fusil Lebel qu'il aurait à l'armurerie en arrivant sur place. Mais, se dit il en priorité, trouvez ce navire à voiles et à aube sur lequel il ferait le voyage.

Voilà à quoi réfléchissait Firmin GOUSSETE

L'Émile BOUVIER, Adjudant des troupes de marine et Charpentier de métier.

Le cheminot vérifia les portes et la locomotive commença à cracher sa fumée.

Le train s'ébranla vers Paris, BOUVIER devrait encore prendre un autre convoi pour ce rendre sur l'océan Atlantique et Bordeaux.

Il savait que le voyage serait long, il s'allongea tant bien que mal, sur les banquettes en bois ajourées et remonta l'espagnolette de la vitre.

Ballotté dans tout les sens à 50 km/heures, il fit le vide dans sa tête en pensant à ses mystérieux coups entendus la veille dans sa maison.

Ayant dormi par terre dans la gare comme d'autres soldats, il fut réveillé dans la nuit par un coup de pied. Il aperçut deux gendarmes de la maréchaussée qui le regardaient inquisiteurs et l'interrogèrent sur le but de son voyage. Après vérification des bons de transport, ils le laissèrent.

Il arriva à Bordeaux dans l'après-midi du lendemain, fatigué et sale. Il prit un fiacre devant la gare pour le conduire au Capitaine d'arme de la place.

Le fort des fusiliers marins avec ses grandes grilles et son immense porche en pierre sentait le propre, tous les trottoirs étaient peints en verts et blancs. Le fusilier marin de la guérite le conduisit jusqu'au bureau du Commandant de garnison.

Le Capitaine qui le reçut lui expliqua qu'il dépendait maintenant de la région de Bordeaux et qu'il devait, pour ce voyage accompagner des scientifiques sur le continent africain dans ses nouvelles colonies de l'A.O.F.

Son rôle, s'occuper du ravitaillement et du transport. S'assurer de leur sécurité avec un petit groupe de laptots (tirailleurs Bambaras et Wolofs) et aussi construire, s'il y a lieu des logements pour les scientifiques dès leur arrivée.

Mon Capitaine, mais qui dirigera la colonne là bas, demanda l'Emile.

A priori, le plus gradé de l'équipe de recherche répondit le gradé. Mais vous verrez tout cela sur place. Emile comprit que l'autre ne voulait pas tout lui dire. On lui répétait sans cesse vous verrez sur place. A Orléans on lui avait quasiment dit pareil. Il savait qu'il devait aller sur Dakar et ensuite continuer sur Grand Bassam, cette nouvelle colonie appelée Côte d'Ivoire.

En sortant sur le perron et avant de descendre les quelques marches, le Capitaine le rattrapa en courant et il lui dit dans un souffle,

Adjudant BOUVIER, quand vous serez sur place ne faites confiance à personne. Sauf bien sur à vous même. Mais mon Capitaine, qu'est ce que c'est cette histoire ? Il faut se méfier des anglais qui sont au Mali, c'est de ça que vous voulez que je me méfie ?

Le Capitaine des fusiliers marins le fixa, je ne vous ai rien dit Adjudant. Vous vous ferez votre propre opinion.

Intrigué, il prit la direction des fumées. Celles des bateaux à vapeurs vers les quais de Bordeaux.

Allez c'est à toi mon petit, racontes nous encore des histoires qui nous font peur.

Je ne signerai pas. Une vieille Charentaise, tu pourrais rire de ton Emilie.

• VILLE DE LYON, de nos jours

L'histoire des bruits. Vous y êtes cousine ? Pour la suite c'est maintenant Madame Emilie !

Pressenti pour le Gabon, je me suis retrouvé dans une chambre de passage, seul à attendre du bureau

de garnison mes bons de transport pour partir enfin.

Ce soir là, désœuvré, je traînais au mess avec un copain de l'école d'Orléans.

Nous avons écumé, tous nos vieux souvenirs, et on arriva enfin à parler de choses drôles et surprenantes qui nous été arrivées depuis le temps.

CANET, (le nom du copain) lui dis-je, si tu ne te moques pas de moi, je voudrai te raconter une aventure fort étrange qui m'est arrivé.

Vas-y, me dit-il, après la quatrième bière je peux tout entendre.

Je commençai à lui brosser le tableau dont j'ai pu vous parler dans mes lettres sur les bruits mystérieux. Adepté, il l'était de tout ce qui était paranormal.

Je lui parlais de ces bruits de portes, des épouses réfugiaient dans une de nos chambres, tremblantes et attendant leurs maris.

Enfin l'enfer que l'on avait vécu durant un an dans cette maison. Ecoute me dit-il, si tu ne mens pas j'y vais ce week-end. Fais vite, lui dis-je. Je pars bientôt, tu le sais.

Oh, je n'y croyais pas du tout. Discussions entre buveur. Hé pourtant et pourtant, je vous l'assure chère cousine. Dîtes le à notre Émilie...

Mon ami CANET le lundi soir tapa à ma porte.

Alors tu y es allé rue du Colonel Moury à Orléans ?Oui, mon grand. Hé, alors ! J'ai beaucoup de choses à te dire... répondit mon copain. Raconte ! As-tu une preuve de ce que tu dis au moins de ta visite sur place.

Il sortit de sa poche comme je vous en ai déjà parlé, cette fameuse tapisserie aux fleurs bleues. D'un coup tout m'es revenu. Raconte vite et l'autre me dit qu'il était monté dans le petit appartement que je lui avais décrit, qu'il avait trouvé la tapisserie dans la chambre, qu'il était resté le soir dans l'escalier et que lui aussi avait entendu. Et alors qu'as-tu fait, déjà impatient de tout savoir de sa réaction. J'ai attendu le matin. La porte du bas que j'avais fermé (la porte cochère) a bien claqué dans la nuit, comme tu me l'a dit. Mais j'étais fatigué me dit-il, alors, je suis parti.

Mais bien plus malin, que moi. Il avait été se renseigner à la vieille voisine d'en face.

Oui, lui dit-elle, après vos amis (elle devait parler de nous). Un jeune couple est venu deux mois après mais eux, mais à peine aménagé, ils sont repartis de suite. Tiens, ils ont même laissé l'antenne de télé pourtant ça coût chère une antenne lui raconta la vieille grand- mère. Tu vois mon grand, je suis allé ensuite visiter l'appart de tes anciens copains, mais oui... De l'autre coté où tu habitait. Alors là, me dit-il, c'était très curieux et angoissant. Figure toi que les pièces sont toujours meublées, que les portes sont toutes ouvertes et que les armoires sont remplies de linge.

Cela sentait partout le moisi et tout était recouvert de poussière... Le lit était ouvert, bien plié et dessus de la moisissure, de vieilles photos d'une vieille dame militaire et des carnets de chèques encore valables mais eux moisis J'ai appelé, j'ai attendu jusqu'à midi mais personne n'est jamais venu. J'étais intrigué, car comme tu le sais à l'armée on ne perd jamais personne, même à la retraite.

Je hochais la tête ! Renseignements pris chez ta voisine reprit CANET, elle croyait que la locataire, cette retraitée militaire avait peut être déménagée car elle ne l'a voyait plus avec son sac de courses.

Voilà l'histoire, gente. Périgourdines.

P.S. : La voisine a raconté à mon collègue que la chambre du coin, avec les fleurs bleues de la tapisserie c'était un mouvoir en 1914. On y mettait les blessés irrécupérables, qu'on entendait crier et taper contre les murs, car il n'y avait plus de médicaments pour les soulager. La grand -mère lui aurait dit qu'elle n'oublierait jamais, leurs pauvres figures derrière les petits carreaux de la fenêtre au coin de la maison. Ainsi se termine l'histoire... A vous, c'est à vous. Dites moi tout de cette Madame MARTINOT, de Firmin et de l'Emile. Où vont-ils tous... à Dakar ?

Du Sud Ouest.

Peu importe la demeure pourvu que bons amis y demeurent.

C'est ici que le froid du matin nous a surpris, devant la cheminée.

Nous qui t'écrivons, car grand-Mère insiste pour que tu aies la suite de l'histoire le plus tôt.

Ta cousine qui écrit... Encore

La Victorieuse, navire de guerre reconverti, roulait fort depuis que le Capitaine avait du faire affaler certaines voiles.

Il ne restait plus guère de place sur le vapeur encombré de gros sacs vides où était tamponné sacs de coton .

Sur le reste du pont, là s'entrechoquaient des barils de saumure et d'eau. Liés entre elles près des chaloupes de secours.

Madame MARTINOT et Juliette s'efforçaient de remonter péniblement, vers la proue du navire en s'accrochant sur les étais tout en évitant l'eau qui entraînait des plats bords.

Un petit groupe d'hommes qu'elles essayaient de rejoindre, s'étaient calfeutrés devant le trou de la cale avant.

Voyant leurs efforts maladroits, un des hommes se détacha du groupe et vint les aider à se caler contre les ballots. C'était un abri précaire, mais au moins, on pouvait respirer en comparaison du pont inférieur qui sentait encore la poudre et l'huile brûlée.

Par le cri du bosco, les passagers comprirent que le Commandant du navire voulait augmenter la vitesse. Où sommes nous ? dit le plus vieux. Remarquez la barre blanche qui couvre l'horizon vers les dunes que l'on aperçoit au loin, la mer houleuse et trouble, c'est les Bancs d'Arguin. Je le sais, beaucoup de navires se sont échoués ici, comme le bateau de la Méduse.

Les yeux enfoncés dans un visage anguleux tout en lissant sa grande moustache le Gendarme Antonin ALBEFEUILLE de la Maréchaussée française s'était embarqué pour son deuxième voyage vers l'Afrique, il fit remarquer... Les fonds sont traités ici, et surtout infestés de requins.

Hé ! bien répondit Emile BOUVIER monté à bord la veille, ayons quand même confiance au commandant, car le voyage sera long jusqu'à cette Côte d'Ivoire et Grand Bassam. J'ai lu hier dans la gazette de Bordeaux, dit Firmin, qui ne voulait pas être en reste que l'Afrique Occidentale Française date de 1895 et qu'un train existe de St Louis à Dakar depuis 1882.

Donc répondit la femme, nous ne sommes pas si perdus puisqu'il y a des moyens de se transporter mieux qu'en calèche dans ce pays de Dakar. Oh, ne vous faites pas l'illusion ma bonne dame. On ne doit pas aller si loin dit le gendarme qui tenait son bicorne que le vent emportait. Mais où allez vous donc ma chère avec cette petiote, dit le spécialiste en maladies Tropicales en fixant Juliette. Ah ! Monsieur, c'est une triste histoire familiale et cette enfant que vous voyez s'est ma fille. Je suis accompagnée de mon commis qui totalement épuisé dort dans la coursive.

Elle leur raconta tout depuis le commencement, le pourquoi elle se trouvait en plein milieu de l'océan pour aller Dieu sait où.

MORDIOU ! Madame, s'écria Emile le charpentier, ce n'est pas moi qui aurai cette chance que ma femme me poursuive tout au bout de l'Afrique par amour. Tout contrit, il leur raconta lui aussi son histoire. Sa femme parti en Savoie. Ma foi, se dit le Firmin, j'ai de la chance, pas de femme pour m'encombrer. Il respira et bombant le torse, essayant de deviner le cap du navire qui avait fait un nouveau virement de bord. Le soleil se couchait vers tribord quand les marins dans les hunes commencèrent à gesticuler et à crier St Louis ! St Louis ! Juliette apeurée de ces cris dans les haubans se colla encore plus contre sa mère. Soyez rassurés bonnes gens, ce n'est que le début du Sénégal, la ville de St Louis.

- La première grande ville Dakar sera pour demain ou après demain, dit le Capitaine du bateau.

Le soir venu, le vent et le soleil d'Afrique avaient épuisé la petite troupe. Malgré l'invitation du Commandant pour partager son repas tout le monde avait hâte de trouver sa couchette pour un peu de repos.

On voyait parfois des petites baleines noires avec de grands ailerons et des thons blancs sauter.

La Victorieuse fendait courageusement les grosses vagues et longeait la côte. La barre des vagues du courant Nord Sud avait peu à peu disparu.

Les trois hommes s'étaient pris d'amitié et essayaient de rendre le voyage de Madeleine et Juliette, le plus agréable du monde sachant les dures épreuves qui les attendaient à leur arrivée sur le sol Africain.

Enfin on cru apercevoir les lagunes qui bordaient Dakar et des habitations au loin apparaissaient.

...Enfin Dakar ! Se disait la mère de Juliette. Je vais trouver mon aimé et retourner dans notre cher Charente. Peu importe du moment qu'il soit avec nous.

Le port encombré de barques longues et si étroites que l'on s'attendait à les voir se renverser d'un instant à l'autre.

Pourtant les Sénégalais joyeux et prestes ramaient sans faillir jusqu'à la barre d'écume.

On croyait les embarcations perdues, elles disparaissaient dans les tourbillons de l'eau, mais rebondissaient de vague en vague et ainsi de suite pour les voir à nouveau disparaître.

Juliette, quant à elle, regardait avec toute son attention, la multitude de boubous hauts en couleurs, que portaient les femmes, tout ces gens qui s'agitaient là en bas sur le port.

Les balles de cotons blancs s'entassaient sur le coté du quai en attendant d'être chargées sur les bateaux pour la France et la Hollande, des femmes avec leurs bébés dans le dos, portaient des plateaux sur leurs tête remplis de poissons.

Quand enfin on eut débarqué les caisses et les sacs vides de coton les quelques passagers purent

enfin descendre sur l'échelle de coupe.

La maréchaussée en la personne d'Antonin s'empressa auprès de Madame MARTINOT, en portant les sacs d'une main et Juliette de l'autre.

Ecartant parfois les porteurs africains et les vendeurs de fruits exotiques.

C'est bon, c'est bon, criait-il. Une autre fois, on en prendra de vos fruits. Ha ! Patron, dit une femme noire, elle va où comme ça, la grande Toubabou. Faut lui dire que chez nous ici en Afrique, faut couper la robe, ou sinon elle va ramasser toutes les écailles des poissons du marché... Tout le groupe de femmes qui entouraient la passerelle se mit à rire. Des gamins tournaient en riant autour de Madeleine la voyant empêtrée dans sa robe et son ombrelle. Mais où suis-je donc tombée, se dit la brave femme. Qu'elle chaleur, que de poussière. Ne vous en faites pas Madame, c'est comme ça. On s'y fait vite ou alors on reprend le bateau qui vous a amené dit Antonin.

Ha ! Que non, répondit la dame, j'ai tout vendu, tout abandonné. Je ne ferai pas demi-tour maintenant. Du haut du Pont du navire, le Firmin et l'Emile faisaient des grands signes de la main à leur Juliette. Sois bien sage, Juliette écoute ta maman. A bientôt, disait Emile.

Bremond essoufflé, arriva en prévenant Madeleine que les meubles et les affaires étaient chargés dans un chariot à bœufs et qu'il attendait pour savoir où aller. Madame.

Le gendarme, ALBEFEUILLE conseilla, je vous dirai bien de prendre une chambre à l'hôtel de la poste et laissez faire les porteurs. Vous pouvez leur faire confiance, ils ne perdent jamais rien.

Ainsi, accompagnés d'Antonin, ils firent le chemin jusqu'à un hôtel. L'entrée du hall couvert de feuilles de bananiers donnait enfin de la fraîcheur.

La grande salle entourée d'une coursive ombragée était sombre et vide à cette heure de la journée. Epuisées par ce long voyage, la mère et la fille s'effondrèrent dans le premier canapé.

Bremond se chargea de leur faire amener de l'eau fraîche pendant qu'Antonin réservait et expliquait à l'hôtelier les buts de la visite de ces dames et demoiselles.

Ne vous inquiétez pas Monsieur le gendarme, nous ferons notre possible pour les aider à la Recherche de leur père et mari. Vous pouvez compter sur nous, souria le gérant.

Après le départ du gendarme qui devait regagner le navire pour Grand Bassam, la femme de Paul se rafraîchissait allongée avec son éventail sur le lit de sa chambre. Elle pensait à la meilleure façon de concentrer les recherches pour retrouver son mari.

Soit se dit-elle, s'il est dans une autre ville ou s'il est malade, le mieux c'est de me renseigner au Gouverneur de l'A.O.F. dont on m'a parlé. On doit sûrement pouvoir savoir où se trouvent tous ces gens venus de France. Bien plus tard, dans la soirée, la chaleur diminua enfin. Quelle différence avec la fraîcheur de la mer quand ils étaient à bord du navire et dire qu'il aura fallu tout un mois pour venir dans cette ville de Dakar.

Bon allons dîner, se dit-elle, en prenant sa fille par la main. Bremond doit nous attendre le pauvre. Heureusement, nous pouvons encore compter sur sa jeune présence si utile dans les durs moments.

La salle du grand hall qui était vide à leur arrivée était maintenant remplie par une majorité d'hommes blancs et qui riaient et parlaient forts comme si le monde leur appartenait. Disons plutôt l'Afrique.

Le tumulte de la salle s'estompa un moment quand Madeleine fit son apparition, un silence éloquent

la rattrapa au bas des marches de l'escalier. Heureusement Bremond le secourable les conduisit vers une table à l'écart. L'apprenti rapporta des verres de jus de fruits au goût bizarre, mais personne n'osa faire de remarque tellement la chaleur les suffoquait. Les grands éventails à corde maniés par des enfants noirs surprenaient Juliette et malgré son insistance à communiquer avec eux, aucun ne lui répondit. Par les yeux désapprobateurs et les propos des gens autour d'eux, Madeleine du rappeler Juliette qui voulait tirer la corde elle aussi pour faire balancer le grand tissu qui amenait le vent. Ca à l'air drôle maman. Pourquoi je n'ai pas le droit ... Sa mère lui expliqua que venant d'arriver, il ne fallait pas se faire remarquer tout de suite. Enfin l'heure du dîner arriva et les trois voyageurs goûtèrent des plats encore plus bizarres que les jus qu'elles avaient commandé.

Vous ne serez pas malade dit l'hôtelier. C'est des produits frais d'ici. C'est de la semoule, dit Madeleine étonnée. ... Presque répondit le serveur. C'est de la fleur de mil Patronne ! Bremond un peu surpris fit une mimique à Madame MARTINOT. Ils savent déjà qui vous êtes pour vous appeler PATRONNE ? Non, non, dit une dame assise pas loin et qui regardait souriante l'incompréhension grandir chez les trois nouveaux arrivants. Ici, c'est la coutume, les Africains de toutes ethnies nous appellent comme cela, nous les Blancs. Et pourquoi, dit cette fine mouche de Juliette. Tu vois petite, répondit la belle dame, c'est que l'Africain compte sur nous pour lui donner du travail. C'est vrai, il compte sur nous maintenant, qu'on leur a tout pris, aurait du ajouter cette belle dame. Enfin, continuons l'histoire. Où j'en étais déjà ?

Quoi, ta cousine a aussi marqué mes remarques de vieille femme. Le froid doit lui monter au cerveau (Ton Emilie n'a aucune compassion pour ta cousine qui est si gentille avec elle). Allons continuons avant que le froid ne nous tue.

Le repas s'achevait à l'hôtel de Dakar.

Mon bon Bremond montons dans nos chambres, reposons nous et demain nous irons au Gouvernement de l'A.O.F. La belle dame à coté se leva elle aussi en prenant le bras d'un gros et vieux bonhomme qui riait grassement en susurrant des mots à l'oreille de la belle.

Madame MARTINOT compris en un regard, qu'ici aussi on pratiquait ce genre de métier. La première nuit en Afrique se passa dans la moiteur sous des grandes moustiquaires. Profitant de la fraîcheur du matin, ils se rendirent le lendemain dans la grande rue qui part du port pour remonter vers le centre de Dakar.

Le gouvernement de l'A.O.F. se trouvait non loin de l'hôtel. Dans la belle résidence entourait d'un parc, on pouvait apercevoir sous l'ombrage des grands banians des jeunes filles qui se balançaient mollement dans des hamacs, sûrement des enfants du gouverneur. Le portail gardé par deux tirailleurs vêtus tout en blanc, s'ouvrait sur un chemin de dalle en marbre noir qui annonçait la grande bâtisse coloniale.

A l'accueil, un militaire de la maréchaussée, car le costume ressemblait à celui que portait Antonin, les conduisit dans le bureau des ressortissants français. Un homme élégant et sévère les reçut. En relevant ces bicycles d'un air un peu agacé, leur demanda le but de leur visite.

C'est que voila, dit l'apprenti prenant la parole, nous cherchons Monsieur le mari de cette dame que vous voyez ci près. Sans sourciller à la demande un peu succincte, il dit d'un trait : Nom, prénom, âge et profession.

Madeleine sortie la feuille de famille et la tendit au greffier. Madame ! Attendez ! et il partit dans une pièce derrière. Au bout d'un bon moment, il revint l'air ennuyé.

Non Madame, je n'ai pas ce nom. J'ai un MARTINET mais le prénom ne correspond pas. Vous dites Paul. Non celui-ci se nomme Fernand. Excusez-moi, dit l'employé du gouvernement, j'ai du travail et je ne peux plus rien faire pour vous. Un peu expéditif se dit Bremond en soutenant Madeleine qui avait du mal à accuser la nouvelle. Sur le retour de l'hôtel, Bremond essayait tant bien que mal de rassurer sa patronne.

Allez Madame courage, on le retrouvera Monsieur Paul et tout cela sera une bonne histoire que vous pourrez raconter à vos petits enfants avec Monsieur à vos cotés quand vous serez retournés en Charente.

En entrant dans le hall, l'hôtelier reconnaissant le bruit de pas des voyageurs, vint gentiment à leur rencontre.

Alors, des bonnes nouvelles pour votre recherche ? Hélas non, dit Madeleine et Juliette se mit à pleurer. Mais où peut-il être ? A l'hôpital, dit le Bremond. Il est peut être malade.

Mon cher Monsieur, dit l'Hôte, tous les Français même à l'hôpital sont comptés ici. Alors que pouvons nous faire si on ne le trouve pas. On devra repartir chez nous, dit Bremond découragé.

LA GENTILHOMMIERE EN FRANCE

Le facteur était gelé en arrivant à la bastide, nous lui avons offert un petit remontant toujours dans le fumoir que nous ne quittons plus la cousine et ta vieille lady comme tu nous appelles.

Tu me demandes où en sont nos trois autres compères sur le bateau évidemment, celui qui les amènent à Grand Bassan. Ne soit pas impatient, laisse une vieille dame de la côte, te raconter si Madeleine retrouvera son patron coiffeur.

-
-
-
-
-

DAKAR, l'HOTEL DE LA POSTE..

Devant les airs catastrophés de ses locataires, l'hôtelier eu soudain une idée. Je pense à quelque chose, nous sommes deux mille français environ qui vivons au Sénégal. Au diable si on ne trouve pas votre homme. Je vais mobiliser tous mes employés et les envoyer pour se renseigner sur un militaire, un conscrit qui serait resté après son temps. Oh, il ne doit pas en avoir tant que ça, de surcroît un coiffeur dit il, le sourire aux lèvres. Rassurés et confiants sur la méthode du cafetier, ils allèrent tous se reposer par cette grande chaleur du midi.

La fin est proche mon Lou, soit encore patient...

Laisse moi mettre encore un sarment dans la cheminée. Pour réchauffer mes vieux os transis par le

froid, quand je pense que tu as à si chaud là ou tu es.

Allons petite cousine, reprenons pour lui.

Quelques jours étaient passés et Madeleine s'habitua peu à peu à la chaleur. Le matin, elle partait pour le port avec Juliette et Bremond et elle questionnait sans cesse, les pêcheurs.

Elle avait échangé sa robe noire contre une robe au tissu plus léger. Son visage toujours ingrat prenait des couleurs sous le soleil africain et sa silhouette attirait même les regards des planteurs en mal d'épouses.

En rentrant un matin de sa promenade rituelle l'hôtelier se précipita vers Bremond.

Jeune homme venez, il faut que je vous parle. Caché derrière le comptoir, l'Hôtelier le fit asseoir et lui dit en un trait, ca y est ils « IL » l'ont retrouvé. Où ? répondit, surpris Brémont

Il est près de la caserne des troupiers, dans la rue des flamboyants. La rue est encore une piste. La latérite vous étreint mais il vit là bas...J'y vais dit l'apprenti tout enthousiasmé.

Bravo Monsieur l'Hôtelier, Madame saura vous dédommager de tous vos efforts. Vous voyez jeune homme, ne dîtes rien à votre patronne. Conduisait la, où il se trouve et laissait faire la vie.

Alors, appela Madeleine des messes basses, Monsieur le Cafetier ? Mais non madame, rien que des histoires d'hommes. Ha ! bon, si c'est des histoires d'homme, vient Juliette nous aussi on sait raconter des histoires.

Le lendemain, prétextant un mal de rein tenace, Bremond demanda un médecin. La Madeleine inquiète accompagna l'apprenti. Bremond un peu filou à ses heures dirigea le conducteur du chariot vers la rue des Flamboyants.

Alors, mon enfant nous y sommes enfin ? Ta cousine n'a plus froid et moi qui connais la fin, j'en tremble encore. Ecoute, écoute bien la vie.

Madeleine, dit l'apprenti, je ne t'ai jamais tutoyé mais l'instant est grave. Ton homme est là. Tu vois au bout de la rue juste devant cette caserne. Tu devrais me laisser avec Juliette et courir le retrouver.

Les Wolofs (ethnie du Sénégal) ne voyaient que sa capeline qui flottait au dessus de ce grand corps et les petits noirs couraient à coté d'elle criant, Toubab ! Toubab !

Madeleine courait dans la rue à en perdre halène vers l'endroit que lui avait montré Brémont. Arrivée devant l'enseigne, sa coiffure défaite, le chapeau perdu dans sa course, elle ouvrit enfin la porte et elle pensa, qu'elle s'était peut être trompée.

Une belle femme blonde la regardait souriante derrière son comptoir. Des militaires attendaient sagement de se faire coiffer. Un porte chapeaux en osier était rempli de canotiers et l'arrière salle faisait bar, cela résonnait de bruits de verres entrechoqués.

Tous ces gens regardaient Madeleine, quand la jolie femme du comptoir s'inquiéta de la voir si tremblante et lui demanda. Madame que puise-je faire pour vous ? Je vous vois sur le point de défaillir... Pardonnez cette intrusion malheureuse mais j'ai du me tromper, bredouilla confuse Madeleine.

Que cherchez vous exactement ? Rétorqua la femme. Heu, je cherche mon mari mais je vois qu'il n'est pas ici. Les rires de quelques soldats la mortifièrent. Mais elle n'en était plus à quelques rires près se disait elle.

Asseyez vous un moment, reprenez vos esprits. Un peu d'eau peut-être, dit aimablement l'hôtesse. Fernand, cria t-elle, un peu d'eau pour une dame qui ne va pas bien.

J'arrive, cria une voix du fond de l'arrière salle. Oui mon épouse, j'arrive. C'est pour qui ?

Et Paul apparut soudain souriant, à la femme qui venait de l'appeler, sans remarquer la Madeleine qui l'observait, ébahie, tétanisée par ce qu'elle pouvait voir.

Paul, en un coup d'oeil reconnu Madeleine, il tourna les talons et il s'enfuit lachement dans la salle. celle de derrière, il se mit hypocritement à nettoyer les tables.

Madame MARTINOT, d'un bon, le suivit en bousculant les clients.

Alors Paul, tu n'as rien à me dire... Je t'ai attendu des mois, et après une si longue absence je te découvre ici. Et cette femme dans la boutique qui sait ?

Ne fais pas d'histoires ici Madeleine, je suis connu, répondit Paul.

Réponds-moi Paul, c'est qui ? Répéta t-elle, cette femme qui t'appelle Fernand ?

Bé, c'est ma nouvelle épouse, souffla Paul en frottant encore plus fort une table.

Et moi je suis qui, hein ? Et Juliette ? Tu nous a carrement oubliées dit Madame MARTINOT d'une voix rauque.

Mais non ! Mais tu vois, bredouilla t-il, j'ai entamé une nouvelle vie. Le temps est passé, je ne retournerai jamais plus au pays. Et puis je t'ai tout laissé, le salon, les meubles. De quoi te plains-tu, à la fin.

Donc tu nous as abandonné, pour une autre et en plus, tu es bigame.

Tu vois le Paul, j'ai tout vendu pour venir te retrouver. J'ai cru que tu étais malade, perdu D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je te parle encore, après ce que tu nous a fait.

Mais soit certain d'une chose, tu vas le regretter amèrement. Je ne serai pas venu ici pour rien, tu vas la voir et la sentir ma vengeance. Madeleine sortie sans ajouter un mot. En retournant à la calèche, elle expliqua ce qu'elle avait vu à Bremond et elle dit, Il va me le payer !

Bremond ne sachant pas quelle attitude adopter, se contenta de parler au conducteur pour lui indiquer le chemin du retour.

Alors maman, dit Juliette qui avait tout entendu, on ne reverra jamais plus papa Paul ? Oh que si ma petite et tous les jours même tu pourras le voir ton père. Bremond ne comprenait pas trop les paroles de Madeleine mais ce n'était pas le moment de contredire cette femme trompée et en furie.

Tu vois mon Lou, un écrivain célèbre a dit ? Je ne m'explique pas tout mais je peux comprendre beaucoup de choses ?

Tu vois, le Paul il aurait écrit à Madeleine depuis le temps à la Rochelle, il lui aurait expliqué... Peut-être qu'elle aurait compris.

Alors tu crois que cela se termine ainsi ? Je n'en suis pas si sur... Connaissant La Madeleine.

Allez cette fois-ci, c'est à toi de raconter tes histoires...

Gentes Dames, merci pour votre dernière histoire !

Pour Madeleine courir si loin pour tout ça.... Vous me dites, que peut être son histoire, ne s'arrête pas là. Nous le verrons bien dans votre prochaine lettre.

Ainsi c'est à moi, maintenant

Celle-ci d'histoire, je ne l'ai gardé que pour vous. Pour ces mois de grands froids, ceux qui étreignent votre gentihommière afin que ce récit, vous réchauffe le coeur de rire, bien sur.

1981 – MAURITANIE, AFRIQUE.

Nouakchott semble toujours sortir de nulle part quand on y arrive. Mais cela je vous l'ai déjà dit mes très bonnes fées.

D'ailleurs, je vous le confirme, les endroits pour se restaurer sont rares. Heureusement, nous avons découvert dans un vieux quartier reculé de Nouakchott, un endroit magique. Les rues pour y aller étaient si étroites que l'on y passait à peine en voiture. Les odeurs et les eaux usées fleurissaient dans ce coin reculé de la ville. Mais on arrivait enfin dans une petite venelle, et là émergeait une surprenante bâtisse nette et propre.

On admirait la qualité de l'ameublement intérieur, fait de tapis et de salons mauritaniens de toute beauté. Et nous débarquions avec une bande de copains et copines, sachant que nous allions déguster un superbe couscous.

Les serveurs dans leur sarouel immaculé, nous servaient dans une salle à l'étage, loin des autres convives et nous trouvions cette attention plutôt sympathique.

Les énormes plats en cuivres arrivaient, et c'était la sauce, la viande de mouton, le couscous et ses raisins secs et ces légumes odorants de cannelle. Ah mes bonnes périgourdines, ah, mes chères et si bonnes ladies ! Que cela était bon.

Installés sur des tapis moelleux, devant de grands ventilateurs ; . On se croyait revenu dans les mille et une nuit. Je m'en souviens encore de chez cette Zoubaida.

Les serveurs sortaient les uns après les autres et le dernier fermait la porte à clé. Curieuse coutume se disait- on on enferme les clients.. Mais nous étions tellement voués à notre couscous, que cela n'était qu'un détail au pays du paradis des couscous.. On partait en riant satisfaits au plus au point de notre dîner. Bien sur et bien évidemment, après avoir appelé un serveur, pour qu'il nous ouvre la porte de la salle, qui était comme d'habitude fermée

Sobres (car l'alcool est prohibé en Mauritanie) et heureux, on reprenait le chemin du retour. Soussou, votre serviteur, les copains et les copines des copains.

Nos visites dans ce charmant endroit étaient programmées chaque fin de semaine.

On riait et son s'amusait à se faire servir comme des pachas. L'addition restait parfois salée mais cela en valait le couscous.

Un beau jour, notre troupe s'agrandit de Fatima, une belle Mauritanienne qui fréquentait un de

nos jeunes amis. Fin de semaine oblige, et sans déroger à nos habitudes les réservations avaient été faites chez Zoubaida

. On partit ce jour là, accompagnés de la belle Maure au restaurant de Zoubaida. Accueillis comme des princes, nous montions les escaliers quatre à quatre. Installés dans les poufs en cuir, et la porte bien fermée à clé, on commença à déguster un lait Coke (surprenant ce cocktail local) avec des dattes (glen roure) en attendant l'inévitable et combien plaisante ronde des plateaux en cuivre...

Enfin un peu plus tard repus et l'inévitable (ente chorba la theille) thé, versé trois fois avec de la menthe, on se demandait pourquoi notre nouvelle copine faisait grise mine ?

Alors Fatima, ce n'était pas bon ? Si..., si ..., nous dit-elle. Le seul petit problème dit-elle en souriant gênée... Quel problème ? Sauriez-vous qui est vraiment Zoubaida ? Continua la belle Maure.

Heu ! Non ? Elle est, comment dites vous en France ? Une entremetteuse, vous voyez ce genre de femmes qui vous propose d'autres femmes. Les riches Maures viennent manger, ici comme vous, mais ils ne font pas que manger avec leurs amies. C'est pour cela que les serveurs ferment toujours à clé...

...Nous nous sommes levés sans un mot, et nous sommes partis sans un mot.

Adieu couscous, adieu Zoubaida.

DE CHEZ NOUS, LES PERIGOURDINES

Mon petit,

Tu avais raison, ton histoire nous a bien fait rire.

Comme quoi, mon cher petit ? A MAURE ? A MAURE, les italiens ne sont pas les seuls à chanter cela. Merci de ce souffle des mille et une nuit.

NOUS Y SOMMES...

Le départ pour Grand Bassam, en Côte d'Ivoire.

De retour sur le navire, la Victorieuse, le gendarme Antonin retrouva nos deux autres compères et leur raconta l'installation de Madeleine à l'hôtel.

Espérons qu'elle retrouve son mari, dit Firmin...

Le navire après avoir chargé son lot de chalandages avait pu enfin recevoir les troupes de militaires qui attendaient depuis le matin pour embarquer. C'était en majorité des laptots(Tirailleurs) d'ethnies en majorité Wolof. Ils s'assirent en rangs disciplinés sur le pont et attendirent le départ. D'autres encore semblaient être des Algériens ou des Tunisiens car on les entendait parler en arabe.

Tu vois Antonin, dit Emile, pendant que tu étais parti on en a profité pour descendre sur le port et acheter des fruits pour le voyage qui ressemblent aux pommes de chez nous.

Ah oui, dit Antonin étonné en regardant les fruits. Alors qu'en partant nous dit GOUSSETE, en s'approchant des deux hommes, il me tarde de commencer à faire ce dont pourquoi on m'a envoyé ici. Et toi, dit Emile à Antonin, c'est quoi ta mission. Je connais celle de Firmin, lui il est venu pour étudier les petites bêtes qui mangent le corps. Comme toi l'Emile, j'accompagne la mission sanitaire. Je t'en ai déjà parlé quand nous étions en mer pour venir.

Oui, dit l'Adjudant, mais c'est vague accompagnateur de mission. Tu vois Adjudant BOUVIER, je ne sais pas comment cela se passe dans la cavalerie fit-il ironiquement. Mais chez nous dans la Maréchaussée on se garde de trop en dire. Bâ, dit l'Emile un peu vexé, si tu le prends comme ça je ne te poserai plus de question. Le reste de la conversation s'envola vers le temps qu'il restait du voyage pour atteindre le Haut Sénégal Niger et la Côte d'Ivoire.

Tu vois mon petit... A cet époque dont je te parle, la Côte d'Ivoire, était une colonie depuis 1893, et se prolongeait vers le nord par la Haute Volta qui était regroupé elle même la pauvre, sur l'appellation : Du Haut Sénégal Niger.

Je voudrai te décrire l'endroit, où vont se perdre nos trois amis, dans cet ancien Royaume du Yatagan (Haute Volta) et celui de Saory Touré qui faisait vibrer les foules Africaines en révoltes contre les colons.

Les populations étaient variées dans cette région, il y avait des Bambaras, des Baoulé, des Akans, et aussi des Gourmantché, Sénoufo, Gan et on trouvait aussi des Mossis qui étaient bien sûr majoritaires. Dans ces forêts immenses, dans ces savanes où l'on pouvait encore voir brouter tant et tant d'animaux qui nourrissaient de leur viande, ces peuples dont je t'ai fait l'énumération.

Dans la conquête coloniale les Anglais et nous les Français bien évidemment, on se faisait la guerre comme d'habitude, mais chez les Africains cette fois ci, c'était bien plus pratique. Cela afin d'établir des protectorats pour les nouveaux territoires conquis.

Enrôlés de force, les Mossis furent l'épine dorsal des tirailleurs Sénégalais pendant les deux dernières guerres. On a dû penser qu'il y en avait trop, il fallait peut-être en enlever un peu.

Oh, bien sûr, ce n'est pas à moi à te faire une leçon de politique, ni de géographie d'ailleurs, mais quand on est une vieille dame comme moi, on ne se refait pas.

C'est là, tu vois, qu'ils vont le Firmin, l'Emile et l'autre. Il faudra encore qu'ils traversent bien sur toute la Côte d'Ivoire pour y arriver à Bobo- Dioulasso pour établir enfin ce camp sanitaire contre les maladies tropicales.

Je donne la lettre au facteur. Tu pourras suivre l'histoire, de plus nous avons confectionné un petit colis de noix et de pruneaux séchés dans le four typique de notre région. Région d'ailleurs que tu connais si bien. J'espère que cela arrivera en bonne état, là, où tu te trouves.

Ta cousine et ta grande Emilie.

Où sont-ils donc, déjà ces ramasses cagouilles (escargots), ces trois hommes en route pour la Côte d'Ivoire ?

... Le navire a toute vapeur et toute voile dehors se dirigeait vers le Sud.

Son Capitaine forçait l'allure pour rattraper le temps perdu au chargement sans s'occuper de ses passagers. Pour les Wolofs assis sur le pont depuis qu'ils étaient montés à bord, se cramponnaient tous ensemble pour ne pas glisser vers les chaloupes attachées contre les solives du pont du bateau inondé par les vagues.

Les autres tirailleurs moins nombreux étaient montés dans une embarcation de secours et couverts d'une bâche, ils maudissaient en langue arabe l'océan et le Capitaine.

Les trois que nous connaissons, avaient peu navigué dans leur vie respective sinon que part temps calme. Tous angoissés, ils comptaient les heures qu'ils leurs restaient encore avant d'arriver.

Dix à douze heures, se disait Firmin, lui le plus campagnard. Bientôt, on sera sur place.

Quatre jours il fallu pour atteindre les premières côtes. La côte des esclaves, la côte de l'or, enfin Grand Bassam et tout au fond, Binger ville. Première ville administrative, leur avait dit le Commandant du bateau (Abidjan se construisait). Déjà les troupes des tirailleurs se pressaient pour descendre.

Regarde Firmin, c'est des Wolofs, dit ALBEFEUILLE en désignant les soldats. Je comprends enfin pourquoi ils les envoient ici. Les Mossis sont toujours en rébellion dans le Sud Voltaïque et prendre des Wolofs pour les arrêter, c'est fort malin. Mais attention, s'ils se combattent entre eux, on reste toujours l'envahisseur blanc, surtout depuis ces déportations massives des Mossis en côte d'Ivoire pour les champs de coton des colons... Allons-y c'est le moment de prendre nos sacs et de chercher la garnison. Un peu perdus sur le port, ils cherchaient à regagner Binger ville et prendre contact avec les autorités militaires et le groupe des deux scientifiques qui devait les attendre.

Hé petits blancs, cria un jeune noir, guide tu veux. Indiques nous la route de Binger, et je te donne deux sous français, répondit Emile. Regardez ' patron', pour les militaires, ce camion pour blancs c'est plus loin là-bas ; L'enfant montrait du doigt des entrepôts où stationnaient déjà des Wolofs fraîchement débarqués. En zigzaguant entre les étales et les marchandes de poissons, harcelés par des gamins, ils arrivèrent enfin, par grimper dans une vieille guimbarde transformée en fourgon pour transporter les gradés.

Le chauffeur, un Algérien les attendait. Il devait les conduire aux ordres du Commandant de la place de l'A.O.F., directement à l'armurerie et aux logements dans le camp de tentes et les amener plus tard, pour rencontrer les autres membres de l'expédition.

Antonin toujours suspicieux de tout, lui demanda s'il était au courant de cette équipée en Haut Sénégal Niger. Oui Monsieur le Gendarme, lui répondit Mustapha. Moi t'y vois, je suis l'ordre que l'on me donne et puis je vais ailleurs. Et c'est où ailleurs mon ami, dit Firmin. Ailleurs, c'est les

logements en ville des docteurs qui vont partir avec vous. Je campe et je mange sur place avec Aziz. L'autre comme moi, on surveille devant chez les docteurs français pour les protéger le jour et la nuit. C'est les ordres.

C'est si dangereux de vivre ici à Binger ville, pensa Antonin à haute voix ? Non, mais ça dépend des gens, comment tu te comportes... Mais quand je vois certains, je peux comprendre qu'on aime pas les colons et les autres.

Et Mustapha pourquoi tu es ici en Afrique de l'Ouest ? Continua le spécialiste. J'y suis au départ pour faire les bornes des frontières de l'A.O.F, et maintenant je suis homme à tout faire des femmes des docteurs... D'un coup il se tu.

Après un rapide passage dans les bureaux de transit, pour signifier leur arrivée et ensuite par l'armurerie pour prendre leurs fusils, le chauffeur déposa les trois voyageurs devant un camp de toile.

Mustapha leur indiqua une tente de passage en leur souhaitant de bien dormir, car demain il été chargé de les prendre de bon matin, pour les amener rencontrer les chefs docteurs français.

Prenez du repos mes amis, dit Emile. Il faudra être sur le pied de guerre demain.

Installé le long de la lagune, Binger ville restait une base avancée de l'implantation française, car les incursions massives des blancs à l'intérieur du pays restaient rares. Si les principales villes étaient pacifiées, les rebellions des peuples asservis continuaient à couvrir à cet époque. Le camp de toile surchauffé par le soleil la journée trouvait un peu de fraîcheur vers le soir. Les trois hommes exténués par ce long voyage s'endormirent sans penser même à se nourrir.

Dans le jour à peine levé, le fourgon les amena à travers les rues en latérites bordées d'acacias.

Ils voyaient défiler les marchés remplis de fruits de toutes les couleurs. Des choses étranges, des gousses d'arbres sculptées en Calebasses, des poules enfermées dans des grandes boules en fibres tressées où les poussins pouvaient sortir et entrer à volonté.

Accrochés sous des bâches en tissus, des sarouel blancs constellés de files d'or, côtoyaient des boubous multicolores. Au milieu de la foule bruyantes et bigarrée de ci, de là, ressortaient quelques casques coloniaux entourés des gamins curieux, de voir un blanc.

Après dix minutes de route cahotante, une grande et large grille annonçait une esplanade et une grande maison, à côté se dressé un petit camp. Là, quelques tirailleurs nonchalants faisaient bouillir du thé.

Au fond, apparaissait cette maison coloniale entourée de palmiers et d'arbres à pin. La voiture s'arrêta juste devant le perron.

Soudain, Surgissant de l'entrée, un tirailleur au burnous rouge accouru vers le véhicule.

Fissa ! Fissa ! Mustapha, les autres ils attendent. Fait venir ceux la ! Cria t-il en arabe, en montrant les hommes dans la camionnette. Bès chouia(doucement) Aziz.

Sara sara(C'est bon) continua l'autre Saphir toujours en arabe. Ils attendent, et alors nous on n'est pas des chiens, dit-il en se tournant vers les trois militaires. Il leur dit en montrant la maison... Ils ne sont pas simples ces gens, ni gentils. Depuis que je suis ici, on se demande qui commande, les femmes ou les hommes. Ils donnent tous des ordres, ils connaissent que Fissa Fissa (vite)

Encouragés par Aziz, les militaires descendirent un peu mal à l'aise, après les paroles de Mustapha et de cette soudaine précipitation. Arrivés dans le grand salon, deux hommes et deux femmes les dévisageaient sans un mot contenant à peine leur colère. Alors ! Messieurs faudra t-il encore vous attendre ? Dit le plus vieux. Un grand bonhomme sec et froid, un rictus permanent dans la bouche.

Les autres personnages montraient dans le même temps leur mécontentement. Faisons rapidement les présentations reprit le grand homme, Médecin épidémiologiste MONARDIER. Je dirigerai avec mon adjoint LUBOUTI cette mission. Vous serez bien sur sous mes ordres. Nos épouses respectives nous accompagnerons. Prenez en acte.

Refroidit par l'accueil, Firmin bredouilla qu'ils venaient à peine d'arriver la veille et qu'ils ne pouvaient que ce mettre aux ordres qu'à cet instant.

Bon ! dit une des épouses sûrement la femme du plus âgé. Qu'on en finisse enfin, Bernard. Donnez à ces gens vos ordres pour que nous puissions partir au plus vite de ce pays qui sent le poisson. La réunion fut brève. Les deux épidémiologistes gonflés de leur suffisance et sur de leur supériorité intellectuelle, semblaient ne vouloir pas perdre de temps avec les subalternes. Emile comprit enfin ce que Mustapha voulait dire dans la voiture. Les deux femmes ne pouvaient s'empêcher d'intervenir sur la route à prendre pour rejoindre Bobo, et parlaient aux nouveaux venus comme s'ils faisaient partis de leur mobilier. Après la revue d'intendance et des différentes choses utiles pour mener à bien la mission de santé. Firmin, Emile et Antonin comprirent rapidement que ce voyage en terres hostiles n'augurait rien de bon avec de telles personnes. Car les deux couples n'envisageaient cette mission, que comme une grande aventure pittoresque servie par des laquais.

Le départ de la maison fut un soulagement. Accompagné par le chauffeur ils se mirent en quête du cantonnement où se trouvait l'approvisionnement. Chacun pourrait à ce moment là, constituer le stock réservé à sa fonction. Firmin passa au dispensaire de campagne pour charger des seringues et des bouchons utiles à la récupération de sang et des vecteurs de la maladie du sommeil.

Armé et satisfait de pouvoir compter sur ce nouveau médicament, la quinine (1820). Fin prêt se dit-il rejoignons les camarades. L'Emile lui s'acharnait à compter les chariots de buffles qui devaient transporter les hommes et les tentes et tout le matériel, bois et clous pour monter, sur place une fois arrivé des habitations solides capables de résister à la température et aux pluies diluviennes de l'Afrique.

Le seul désœuvré c'était ALBEFEUILLE de la Maréchaussée qui n'avait d'autre consigne que d'accompagner le groupe avec dix tirailleurs Wolofs et noter les faits marquants du voyage et rapporter cela à sa hiérarchie en Métropole. Alors Antonin dit Emile pour se venger un peu du Gendarme, t'a rien à faire ? Viens donc m'aider. Holà ! Charpentier, chacun son métier et les vaches seront bien gardées. Bâ ! Gendarme tu es, ironisa Emile. Vérifiant chaque chariot et son conducteur. Emile se rappela les paroles du Capitaine des troupes de marine à Bordeaux : Ne comptez que sur vous et n'ayez confiance qu'en vous même.

Tu es prévenu se dit-il, à toi maintenant d'agir en conséquence.

DE CHEZ NOUS EN FRANCE

Il se fait tard je crois que l'Hortense n'est plus si courageuse pour finir l'histoire, on verra demain si elle se sent d'écrire toutes ces bêtises sur le passé.

On monte se coucher.

La cousine et ta Grand Ma.

CENTRE AFRIQUE,

Quelque part sur le continent Africain

Ce n'est pas sans déplaisir d'apprendre que vous prenez un peu de repos avec notre Hortense. Ne lui demandait pas trop. Ménagez ma cousine, malgré mon désir de savoir ce que sont devenus, la Madeleine, Juliette et ce fidèle Bremond.

Du froid du Périgord, on vous répond,

Ha ! Je vous vois bien marri d'être sans nouvelles de ces trois là aussi.. Vous voulez donc embrouiller la conteuse et son écuyere de rédactrice. Vous voulez donc tellement savoir ce qu'a pu faire cette Madame MARTINOT, pour se venger de qui vous savez.

Après la grande déception de sa vie, seule avec sa fille à Dakar. Souvenez-vous. Bafouée, humiliée, ridiculisée par Paul, que pouvait-elle faire cette pauvre femme.

Elle avait écoutée, ce que conseillé Bremond, revenir en Charentes, non elle ne pouvait sérieusement penser à un quelconque retour, cela serait trop humiliant ! Subir les railleries des gens des Charentes et finalement admettre qu'elle avait couru après un leurre. Ou alors se venger.

Elle avait pris, depuis longtemps sa décision la Madeleine, le long du chemin de retour à l'hôtel elle bouillait d'impatience de se venger, il allait voir le Paul, s'il croyait se moquer d'elle comme il l'avait fait. Quand le véhicule s'arrêta devant l'édifice, elle trouva encore la force de sourire à l'hôtelier qui sourcillait à leurs mines défaites et au silence qui s'installa.

Madame, je sens que quelque chose ne s'est pas bien passée lors de vos retrouvailles avec Monsieur votre mari.

C'est le moindre que l'on peut dire, mais tout va mieux maintenant ! s'écria Madeleine, avec un mauvais sourire. Je sens que je vais bien m'amuser. L'hôtelier surpris par le ton, se tourna vers Bremond qui haussa les sourcils sans comprendre lui aussi.

Monsieur César TOURNEMENT ! Pouvons-nous avoir une discussion d'hôtelier à cliente, demanda Madeleine. Surpris le patron de l'hôtel vit s'avancer cette femme résolue qui dans un même temps ouvrit son sac et commença à jouer avec quelques billets de banque. Sensible à cet

argument, l'homme fit entrer sa cliente dans ses appartements privés en hélant sa femme Marthe !

Ta cliente préférée est chez nous. Que pouvons nous faire ? Dit-il en invitant Madeleine à s'asseoir. J'aurai besoins encore une fois de vos chers employés pour une recherche non pas de personne comme la dernière mais d'un local. Madame ! Dit l'hôtelier, évitez de faire ce dont je vous crois capable. Rester seule ici avec votre fille est une grave erreur. Ce pays est difficile pour les femmes seules... Ecoute, d'abord ce qu'elle a te raconter, dit malicieusement Marthe la femme du cafetier.

Et marthe,compréhensive souria en s'asseyant près de leur cliente.

Vous voyez mon cher César, vous avez du comprendre que... Monsieur... mon mari nous a abandonné, raconta t-elle. Et qu'il est en ménage ici avec une autre femme.

Embarrassé l'hôte écoutait l'air grave. Tu vois César ! reprit Marthe. Tu m'aurais fait ça... Je t'aurai... D'accord, dit TOURNEMENT, vous voulez quoi exactement, en regardant sa femme qui lui faisait ses yeux des mauvais jours. Monsieur César, rien qu'un peu d'aide pour trouver un local et un logement pour nous trois et si possible dans la rue de Monsieur mon mari. César, après quelques réticences, céda aux deux femmes. Voila, se dit Madeleine en retrouvant les deux autres. J'en connais un qui va bientôt avoir une énorme et surtout mauvaise surprise.

Dés le lendemain, chaque employé de l'hôtel qui n'était pas occupé à l'hôtel, parti aux renseignements.

Les trois voyageurs occupaient l'hôtel depuis bientôt deux mois. Malgré une attention particulière aux dépenses, Madeleine savait que leur petit magot ne résisterait pas à une année de plus.

Aussi, pressa t-elle Bremond et les coursiers chargés de trouver le local de redoubler d'effort. En cette année même, le Sénégal se peuplait de colons. Les déportations redoublaient par enrôlement de force qui déstabilisaient l'équilibre des populations africaines dans l'Afrique de l'Ouest.

Sur les plaintes des colons de Côte d'Ivoire par le manque de main d'œuvre, le bas de la Haut Volta fut rattaché à la Côte d'Ivoire est soumis à des rafles d'hommes et de femmes (Manne providentielle !). Le Nord de la Haute Volta était lui rattaché au Niger.

Les préoccupations de Madame MARTINOT étaient toutes autres, la recherche d'un local.

Celui-ci, se faisait gravement attendre enfin, des jours se passèrent, l'annonce du décès providentiel, d'un vendeur d'alcool de canne à sucre dans la rue des Flamboyants arriva à point nommé en cette fin d'avril 1890. Le local sentait encore les vapeurs d'alcool quand ils aménagèrent mais sur certains cotés, il ressemblait à celui de la Rochelle. Il n'y avait pas d'étage mais deux petits logements séparés par un couloir central. Le local du futur salon était parfaitement placé en face de celui de Monsieur Paul et de sa nouvelle épouse, comme aurait pu le souhaiter Madeleine dans ses plus beaux rêves.

En face, juste en face tout pour ravir Madeleine qui ne pu s'empêcher de se faire photographier le jour de la signature de l'acte avec Juliette et Bremond, pendant que le photographe posté devant la devanture de l'autre coiffeur. Criait ! Souriez vous tous.

Ha ! Qu'elle était heureuse la Madeleine. Elle tenait sa vengeance et quelle vengeance ! Les jours suivants, l'installation du salon continua. Madeleine qui voyait l'apprenti se démener pour que l'on puisse ouvrir le plus rapidement, se confortait d'avoir eut l'idée d'amener Bremond, avec elle.

Allons lui dire, pensa t-elle, qu'il sera le bientôt le nouveau coiffeur.

Bremond arrêtez vous cinq minutes et venez m'entendre. Prenez donc un siège. Voila le grand fauteuil sera très bien ici. Cher Bremond, voulez vous rentrer chez nous en Charentes ?

Non, non Madame, je resterai avec de vous. Dans ce cas, répondit Madeleine, aimeriez vous être patron coiffeur ? Nous serions associés. Vous coifferiez aussi bien, sinon mieux qu'en face et vous commenceriez à votre guise. Ainsi fut fait. On pouvait lire sur la vitre :

SALON DE COIFFURE HOMMES ET FEMMES

Madeleine installée derrière le comptoir pouvait tout à loisir surveiller la concurrence en face. Voilà la vie mon Lou, ni blanche, ni noir, peut être grise.

MOUANDA (GABON) près de FRANCEVILLE

Que le séjour chez vous fut donc trop bref. Votre accueil si chaleureux, que c'était bon de retrouver les souvenirs du passé. La grande cuisine avec le placard à confiture d'airelles, les pruneaux au sirop, les tourtes aux foies gras et le pain grillé au four à bois, tout cela n'existe plus que chez vous. Dites à Hortense que la petite boîte toute décorée en fer blanc est vide. Les petites madeleines qu'elle m'avait si gentiment préparées n'ont pas fini le voyage retour. Je me rappelle ces si bons moments, installé devant la cheminée de votre petit salon, un vieil armagnac à la main.

J'aurai pu vous écouter des jours entiers, cheminer tout le long de ces villages et villes qui menaient à Bobo-Dioulasso en Haute Volta avec Antonin, Firmin et Emile.

Mais, je vous laisse encore me raconter. Vous le faites si bien.

Oui, oui, reprenez vos souvenirs.

Contez, contez ma jolie dame,

EN PERIGORD

Ah mon Lou, faut il encore que je te répète l'histoire que je t'ai déjà raconté quand tu étais avec nous.

Elle ne sera sûrement pas la même, mes souvenirs s'estompent parfois, mais puisque tu y tiens.

J'espère mon petit que tu n'as pas oublié Mustapha et Aziz. Tu sais le chauffeur et son ami d'origine Algérienne et bien eux aussi ils ont fait parti du voyage. Tu penses bien que les femmes de ces bons docteurs n'avaient pas l'intention de laisser leurs hommes à tout faire, ne rien faire.

Mais je m'embrouille dans mon histoire. Je reprends là où nous avons laissé la colonne.

Les préparatifs du départ, les chariots, les caisses, les buffles et tant pis si ce n'est plus pareil que ce que je t'ai déjà raconté.

L'avant-veille du départ, les trois hommes Firmin, Emile et Antonin s'étaient rendus dans la soirée chez le chef d'expédition et son adjoint pour enfin connaître ceux avec qui tu t'en rappelles, ils allaient vivre pendant de nombreux jours et traverser des contrées mal connues.

Ils attendent maintenant depuis le matin sous le soleil sur la piste vers le village d'Agnebi parmi la foule qui se presse autour des cinq chariots. Les griots africains sont là, ils chantent et dansent pour contrer le sort. Des pisteurs Peuls, armés de leur seule lance, attendent sur une jambe l'ordre de départ. Enfin, le véhicule à moteur, des grands Toubabs arrive. Les femmes descendent en premier avec leurs ombrelles et leurs bottines. Les deux docteurs arrivent derrière.

Allez, allez, il est temps, tonne l'un des épidémiologistes. Comme si lui-même attendait au soleil, se dit Firmin. Il faut te dire mon Lou que les chars à boeufs étaient toujours préférés aux voitures, pour traverser l'Afrique en cette époque. Les garages et la fiabilité des engins ne rassuraient pas dans ces contrées couvertes de pistes et de trous d'eaux. Le meilleur véhicule, certes un peu lent, resté le chariot tiré par les boeufs. Ha ! Qu'elle était belle cette Afrique au temps où on construisait encore la Tour Eiffel (1889). Les animaux sauvages, les contes, les légendes Africaines rendaient cette terre encore insoumise et mystérieuse. Allez ! Allez ! Les boeufs tiraient.

Les longs fouets claquaient au-dessus des bêtes. Six par chariot, le convoi s'étirait sur plus de cent mètres. Hommes, bêtes et suiveurs étaient pris dans la poussière de la latérite, ainsi commençaient leur périple.

Emile se retourna soudain et ne vit pas Firmin. Où il est celui là ? Souffla t-il à ALBEFEUILLE qui, à côté de lui vérifiait les cartouches de son fusil Lebel. J'ai vu qu'il parlait avec le Chef MONARDIER, annonça Antonin. Je vais voir de quoi il en retourne. Si tout le monde s'en va avant le départ, on ne va pas rester nombreux. Et Emile remonta en vitesse la colonne pour atteindre le chariot de tête où se trouvaient les chefs de l'expédition et leurs femmes. Alors Adjudant qui a-t-il de si important ? Que je vous vois si essoufflé à mes côtés demanda l'épidémiologiste. Je ne vois plus Monsieur Firmin GOUSSETE sur son chariot. Où est-il ?

Ne vous occupez pas de cela. Il nous rattrapera demain, je l'ai envoyé chercher un autre chapeau pour mon épouse à la résidence... On entendit grommeler Emile sur les futilités et les abus de pouvoir. Mais sachant qu'il n'était pas le plus fort en grade, il rejoignit le milieu du convoi en demandant aux laptots (tirailleurs Sénégalais) de se rapprocher et de mieux surveiller les abords de la forêt, en prévision d'attaques des insoumis.

Dans les champs qu'ils traversaient de part et d'autre de la piste, on pouvait voir des hommes et des femmes par centaine, penchés vers la terre et qui arrachaient le coton pour le mettre dans des sacs qu'ils entassaient sur les chariots des propriétaires terriens. Le convoi ne dépassait pas trois kilomètres à l'heure. On entendait devant les femmes des deux docteurs rires sans retenue..

Les tirailleurs roulaient des gros yeux craintifs, en entendant ces rires capables de faire venir des combattants des tribus insoumises. Chacun serrait son fusil mais rien n'empêchait encore la colonne d'avancer malgré le son lointain d'un Tam – Tam. Ils atteignirent un peu plus tard les premières cases d'un village qui jouxtait un camp militaire.

Ils furent accueillis par le Capitaine du campement qui les invita à dîner avec lui. Au cours du repas, sous la grande tente, le chef du petit détachement les mis en garde, contre les révoltes qui couvaient dans certains villages.

Remarquez, leur dit-il, ce village est vide car les gens se cachent des rafles des colons; et des bandes d'insoumis qui ont besoin d'hommes pour nous faire la guerre, ils ont effrayé femmes et enfants et les quelques vieux qui restaient.

Où sont-ils ? demanda Madame LUBOUTI en minaudant : Nous aussi on a besoin de ces gens pour nous servir. Le Capitaine, sans sourire, lui raconta qu'ils survivaient dans la forêt en mangeant des racines.

Le bivouac était bien installé quand ALBEFEUILLE et Emile fit le tour du camp en vérifiant les postes de garde pour la nuit. Les deux épidémiologistes logés dans les logements du chef de camp

prévinrent l'Emile que leur départ du lendemain devait avoir lieu aux lueurs du jour.

LE DEUXIEME JOUR

En regardant la carte, les hommes de l'expédition savaient qu'après vers la région des lacs et de savanes on pouvait s'attendre aux attaques de Mossis et de Bambaras, guerriers farouches qui n'acceptaient pas l'effondrement de leurs royaumes. ALBEFEUILLE répartissa sa troupe à moitié sur l'avant et l'autre en arrière garde avec les suiveurs, les cuisinières et tous les autres.

Enervé par l'absence de Firmin, Emile se retournait souvent pour apercevoir une quelconque levée de poussière rouge qui annoncerait le retour de son ami. Pour les MONARDIER et les LUBOUTI tout cela ne les affectait peu. Installés dans leurs chariots, ils attendaient un village propice pour leurs analyses, en critiquant évidemment ALBEFEUILLE et BOUVIER sur leur façon de s'organiser. Les femmes allongées dans des hamacs suspendus sous la toile du chariot, devisaient en regrettant la France et déjà leur maison à Binger ville. C'est dans cette douce langueur africaine que disparue dans la fin d'après-midi Cissété, la petite servante qui préparait le thé. C'est Faiya sa grande soeur qui l'annonça à Antonin.

Missié, patron, ma petite soeur, elle n'est plus avec les autres suiveurs ? Bâ, dit le Gendarme, elle est repartie c'était trop dur pour elle. Non, elle était contente d'être avec moi. Il faut chercher pour la retrouver. Allons avertir les grands patrons blancs songea Emile, et on verra. Peu soucieux des petits personnels qui encadraient et faisaient vivre l'expédition, on consacra peu de temps à la recherche de la petite Cissété et les pleurs de sa grande soeur, n'arrêtèrent pas le convoi qui repartit vers les grands lacs qui bordent Yamoussoukro. C'est étrange, où est passé cette enfant, pensa Emile....

DE NOS JOURS, AU GABON SUR LA PISTE EN LATERITE

Ah mes belles, le printemps est- il enfin revenu à la gentilhommière. Je vous écris d'ici du Gabon, quelque part sur la route de Lambaréné où la latérite sèche la gorge. Dans le Bar de Lastouville, le décor semble n'avoir jamais changé depuis des lustres. Je suis sous le ventilateur qui n'avance plus guère pris au piège du comptoir entre deux tabourets vides et une bouteille de bière. J'attends moi aussi des nouvelles de Firmin.

Dites ? Dites ?

Que sur votre route en terre rouge la chaleur vous accable - t - elle
Mais pas autant que notre petit spécialiste le Firmin.
Vous serez bien marri(peiné) de vouloir le voir avancer plus avant.

SUR LA ROUTE AUSSI, MAIS AU SIECLE DERNIER EN 1898

L'histoire de Firmin !

Allons Mustapha et Aziz, dépêchons nous de retourner dans cette maison et de prendre ce chapeau afin de retrouver mes amis au plus vite, ainsi parlait joyeusement Firmin aux deux autres qui l'accompagnaient. Chouia Chouia(doucement), parlait Aziz. Elle a le temps la grande femme MONARDIER. Nous on n'est pas pressé du moment qu'elle n'est pas là. On a la paix, Oualla c'est vrai. Goulou (dis-lui) Mustapha, que nous on est militaire et pas des riens du tout. Ils avaient dépassé le marché de Binger ville quand ils aperçurent les grilles des logements des épidémiologistes. Va ! Aziz et demande au gardien le chapeau de - Madame -. Je t'attend ici avec Mustapha, souffla l'homme de Monflanquin tout en s'essuyant le front. Il pensa qu'Aziz avait encore une fois raison. Déplacer trois personnes pour un chapeau. Cette Madame MONARDIER se prenait vraiment pour une reine. Alors Mustapha ça va, demande notre spécialiste.

Labes (ça va), fait le tirailleur en regardant Aziz revenir. T'as le chapeau l'arbi (l'arabe) ? Allons-y, il faut se mettre en route car le chemin est long Aziz, dit Mustapha. Aziz interpella son homologue en arabe Correchi (petit nom familial de Mustapha) Tu sais on a trouvé un Français mort sur le bateau qui a amené les francaouis, désignant de la tête Firmin.

Goulou (dis-lui) Qu'est ce qu'il y a Mustapha ? Dit Firmin intrigué par le ton d'Aziz. C'est rien, des bêtises d'Aziz. Aziz regarda son copain plus âgé et puis en ramassant son sac et son fusil il marcha devant sans plus rien dire. Allez Mustapha, reprit Firmin. Dis-moi ce que t'a dit Aziz, je ne suis pas bête, reprit-il. Ah c'est un français. Il est mort sur le bateau qui vous a fait venir. Tiens, dit le jeune militaire, je croyais que nous connaissions tout le monde à bord. Tout ceux en tout cas qui venaient de Dakar à ici. D'où pouvait venir cet homme ? Sans trop s'occuper de la suite, il força le pas pour rejoindre l'autre tirailleur. Ce soir, leur dit-il, on sera sur la route d'Agnebi et nous camperons au camp militaire si nous nous pressons un peu.

Leurs fusils armés, ils marchaient sans bruit dans la forêt, le cri des perroquets se mélangeait aux cris des singes verts.

Soyez attentifs, on est que trois et vulnérables. Ils progressaient en rencontrant des femmes en boubou, les seins nus, elles portaient leur bébé dans le dos et des vasques en terre sur la tête, elles leur faisaient des signes de la main.

Comme elles sont étranges, dit le plus vieux des Algériens. Chez nous les femmes sont voilées et ne font pas de signes aux hommes. A chacun son mode de vie, dit le Firmin. Moi je suis venu ici pour trouver le remède contre la maladie qui endort et qui tue.

Tu es une sorte de docteur, dit Aziz en se tournant vers lui. Tu vois Mustapha, ces longues chaussettes en brindilles, c'est des tisserins des oiseaux. Ils sont des centaines à s'agglutiner dans les nids. Installons le camp dessous, il n'y a pas de serpent si les tisserins sont à cet endroit.

Plus tard encore, quand l'arbre tomba d'un craquement sec, il n'y eut plus de nid, ni d'homme debout sous l'amas de branches et de feuilles.

Francaoui, cria Aziz. Lèves toi ! Cria encore l'arabe ne voyant pas sortir Firmin de dessous.

Silence, fait Mustapha. Ecoute il ne répond pas. Cherche aussi comme moi. Il est là-dessous, c'est sûr blessé.

Monsieur Firmin, tu m'entends c'est moi Correchi... Mustapha c'est moi, dit d'une petite voix Firmin, Je suis coincé. Ne bougez pas, j'arrive. Et le Mustapha plongea dans les branchages à la recherche de notre ami. Ah tu es là Firmin, ne bouges pas.

Aziz, alloua mena fissa (viens ici, vite) je l'ai trouvé. J'ai mal pour toi mon ami. Tiens bon on arrive pour te sortir, rassura l'Algérien.

Traîné par les bras, ils réussirent à le sortir de l'enchevêtrement des grosses branches. Tu n'as rien, regardes toi. Pas de sang, rien, dit Aziz. Lèves toi maintenant. Mon ami, dit Mustapha. Regardes bien, tu le vois il ne peut plus remuer ses jambes. Il se traîne comme un ver, continua Mustapha en langue arabe. Il ne pourra plus marcher. J'ai vu ça déjà chez moi à Biskra, des jeunes qui plongeaient dans les torrents et puis ils ne bougeaient plus comme lui.

Alors Mustapha, que pouvons nous faire. Nous on n'est pas des docteurs. Aziz tu es jeune. Il faut prier pour lui car il est venu pour le bien de ce pays. Laisse le ici. C'est un envahisseur, un colon tous les mêmes. Il a pris notre pays d'Algérie. C'est un infidèle, un Nesrani (chrétien), siffla Aziz

Allons, calmes toi. Voudrais tu te voir comme lui, loin de ta famille dit Mustapha en s'approchant de Firmin.

Firmin, il faut que tu sois fort. Tu vois mon fils, tu ne pourras plus jamais te lever. Non ! dit celui-ci qui été allongé. Je suis jeune, fort, jamais je n'accepterai ça. Mustapha pris la tête du jeune homme et s'assisa près de lui. Je vais rester là à coté de toi et Aziz ira trouver du secours à la ville. Reste immobile, soit patient je te raconterai mon histoire. Ainsi Aziz voyant pleurer son vieil ami lui prit la main la portant à son front et lui dit : HADJ toi seul connais la vérité, pardonne moi.

L'homme à terre et mon frère je vous laisse. Je serai bientôt de retour. Et il parti en courant...

Tu vois mon fils, reprit-il à l'intention de Firmin, moi aussi j'ai été jeune. J'habitais un douar près de Briska. Un jour des soldats français sont venus dans mon village. On les a reçu comme on accueille un ami. On a tué le mouton et fait la graine de couscous. Servis la theille (le thé) et après il nous ont fait sortir des maisons, ils ont tout brûlé et se sont amusés avec nos femmes et nos mères. Firmin écoutait en silence la tête toujours sur les genoux du tirailleur. Il voulu parler mais Mustapha lui mit la main sur la bouche et continua. Toi français, tu ne connais rien de tout ça mais nous on sait ce qui c'est passé chez nous. Hé alors, qu'est ce que tu a fait. Tu ne t'es pas vengé ? Murmura GOUSSETE. J'ai pris le Bled et j'ai combattu les hommes qui ont fait ça, répondit l'Algérien. Un jour ils m'ont pris, ils avaient des chevaux, des voitures comme des tanks, des automitrailleuses et nous que des vieux fusils. Ils m'ont pris comme je te le dis. Ils ont dit que c'était fini que ma famille il l'a tuerait si je n'obéissais pas. Ils voulaient m'envoyer loin, très loin sur une île qui se trouve dans un océan à l'autre bout du monde près de l'Australie. Alors je me suis engagé dans les tirailleurs Tunisiens moi qui suis Algérien. Simplement pour revoir un jour mes neuf enfants dont j'ai plus de nouvelle. Ma femme comment peut elle vivre sans argent, pensa t il tout haut.

Tu vois, repris l'Hadj (celui qui a été à la Mecque), c'est très triste de te voir comme ça, à moitié paralysée mais tu as encore une famille ici. C'est moi ta famille mon fils. Pleure, personne ne te voit. Moi je ne compte pas.

Mais ta vieille Emilie t'avait prévenue !

Tu le sais maintenant la malchance poursuit Firmin jusqu'au bout de son voyage.

Que va-t-il faire handicapé et sans but maintenant ?

Dans la nuit la forêt équatoriale s'était refermée sur Firmin et Correchi. La lueur du feu qu'avait allumée ce dernier, avait éloigné pour un temps les bêtes qui rodaient. L'Algérien assis attendait en guettant le retour d'Aziz. Le Kif qu'il fumait le relaxait. Enfin dans la brume du matin, le cri des oiseaux le poussa à se lever et à préparer le thé. Il prépara les trois verres et versa l'eau brûlante de menthe. Il entendit enfin l'appel de son ami Aziz. Correchi Asma inti Aziz (écoute c'est moi, Aziz). J'arrive avec des porteurs et un brancard pour Monsieur Firmin.

Enfin se dit l'autre, ils sont là. La nuit a dû être longue mon frère pour vous deux.

Vous ! Les infirmiers prenaient soin de notre ami le francaoui, Il est blessé continua Aziz.

Après quelques adieux chargés d'émotion, les deux Algériens firent des signes à Firmin qui s'éloignait couché sur un brancard porté par quatre hommes. Adieu mon fils, la vie n'est pas encore finie pour toi. Dieu est grand ... et Allah son prophète cria Correchi le tirailleur.

Ballotté et un peu endormi par le Kif que lui avait donné l'Algérien, l'homme de Monflanquin retournait bien malgré lui vers Binger ville et le bateau pour la France. Le vieil Algérien se tournant vers la grande piste mit son fusil sur son sac et dit :

- Faut continuer notre route. Essayons de retrouver la colonne, ils auront besoin de nous Mchi (part) Aziz.

- DE NOS JOURS

L'Hôtel Indépendance Ouagadougou Burkina Faso.

Juste une carte pour vous dire pourquoi faut-il que ce soit Firmin qui subisse tant de malchance ?

Qu'est-il devenu après ses malheurs ?

De Ouaga, j'attends la suite.

LA ROCHELLE...

Mon petit ! Surprise, surprise, invitées par de vieilles cousines.

Je, nous t'écrivons d'une demeure typiquement Rochelaise. D'où nous sommes installées, on peut

voir la tour des trois sergents. Les souvenirs sont comme les marées, ils remontent périodiquement.

Et ce Firmin le pauvre, aura-t-il plus de chance chez lui à Monflanquin avec ses parents. On verra !

SUR LA PISTE ROUGE...

Le malheur a frappé le convoi. Les griots n'avaient pu empêcher la disparition de la petite Cissé et l'accident de Firmin.

Je te parlerai de ceux qui sont sur la route de Yamoussoukro.

La pluie avait envahie la grande forêt et la piste collait aux roues des chariots. Les hommes poussaient et grattaient la boue qui s'accumulait sur les essieux. On entendait que la pluie et les cris des conducteurs qui encourageaient les bêtes à tirer. L'Emile trempait comme les autres, marchait devant avec les éclaireurs inquiets de sortir à découverts vers les plaines et les lacs qu'ils découvraient au loin. Sous la bâche du chariot on entendait aucun bruit du groupe des MONARDIER et des LUBOUTI.

Ils comprenaient peut être enfin, que ce long périple d'enquête épidémiologique n'était pas une partie de plaisir.

VILLAGE MOSSI A COTE DE YAMOUSSOUKRO, AU BORD DES LACS

Le Gand Diojo l'Emissaire d'Ajumba arriva avec la pluie, couvert de bracelets son visage marqué par les entailles traditionnels ces longs sillons qui amplifiaient son air farouche, il inspirait la terreur aux autres guerriers. On disait même qu'il mangeait le foie de ses ennemis après le combat. Après les cérémonies habituelles de courtoisie, il s'inclina devant Camensa, le Grand Chef du village.

Moi, Diojo, Emissaire du Grand Roi Ajumba en son nom, ses paroles te disent,

Toi Camensa et les autres Chefs des villages groupaient vous, pour la guerre contre les blancs qui arrivent. Ainsi parla Diojo le farouche guerrier.

Le Chef du village assis sur son trône de chef, commença à faire des éloges d'Ajumba comme voulait la cérémonie et répondit à Diojo

Ton roi est loin et tu vois que la saison des pluies est arrivée. Je vais faire ce que tu dis mais courir et combattre sous la pluie n'est pas bon pour nous les Mossis. Les entrailles du poulet découpés par notre griot ont dit beaucoup de morts pour nous les hommes du village.

Vassal d'Ajumba reprit Diojo, Fait ce que dit le Roi. Les Tam Tam retentissent et toi tu es encore assis. Levant son bouclier, il tapa contre sa poitrine et parti comme le vent, porter ailleurs la révolte.

Camensa réunit son conseil : Il parla. Nous ferons ce que le roi dit mais pas plus, nous sommes forts mais pas stupides. Vous guerriers Mossis, vos lances sont bonnes contre les lions, l'hippopotame des rivières mais le plus fort d'entre nous ne peut jeter la longue lance

plus loin que la dernière maison du village. Les blancs tuent et de loin sans se fatiguer avec leur fusils...Allons faire, ce qui est juste et fuyons les répressions que les soldats vont faire à nos femmes et nos enfants, ainsi parla Camensa le Chef Mossis.

Regarde bien Lou, les chariots étaient étirés sur deux, voir trois cent mètres. La pluie drue s'abattait sur les vallons des hautes plaines. L'herbe à l'éléphant recouvrait tout. Les hommes s'arc-boutaient pour sortir les roues engluées dans cette boue rouge. La fine piste se perdait au loin.

Tapis sur le sol, les guerriers de Camensa observaient les blancs. Beaucoup n'en avaient jamais vu. Ils voyaient aussi d'autres hommes noirs comme eux, habillés en militaire. Eux n'étaient pas d'ici.

Jetaient vos lances et cachaient vous dans l'herbe, avait dit le Chef Camensa afin qu'ils ne reviennent plus jamais chez nous. Faites leur peur à ces blancs, et surtout ne retournaient pas à notre village. couraient loin de nos femmes.

La première lance atteignit le tirailleur Toucouleur Sissoko. La lance plantée, il tomba et lâcha son fusil. Les cris des femmes suiveuses, avertirent immédiatement ALBEFEUILLE et Emile.

- Tiraient, tiraient, criaient- ils. Mais sur qui ? On ne voyait rien. Désordonnés les coups de feu s'éparpillaient dans la savane. On entendait parfois un gémissement. Emile avait rapidement disposé avec son compère, les tirailleurs de l'autre coté des chariots et un feu nourrit s'organisa vers l'endroit d'où partaient les lances et les sagaies. L'embuscade avait peu durée, mais la troupe du convoi comptée déjà deux morts et des blessés parmi les tirailleurs. Les autres docteurs blancs eux, n'avaient pas été touchés. On entendait les gémissements des femmes blanches apeurées qui invectivaient leurs maris respectifs.
- Emile riait sous cape en pensant que la promenade en forêt de ces dames tournait cours. L'Afrique se réveillait, pensa t-il.

Bernard MONARDIER et l'Adjoint vinrent, rapidement aux nouveaux inquiets de cette première attaque. Dans ce pays soit disant pacifiés, disaient-ils, où sont nos troupes ? Répétaient-ils inlassablement.. Comment, n'avez vous pu empêcher cette embuscade ? A quoi servez vous ? Vous soit disant des soldats de métier. Une vive altercation eut lieu entre les quatre hommes, plus tard chacun retourna dans son chariot.

Le lendemain matin, la pluie avait cessé sur la piste boueuse. On vit arriver Correchi et Aziz fatigués de leur marche solitaire. Ils racontèrent bien sur, les malheurs de Firmin. Et tout ça pour un chapeau, s'écria Antonin le Gendarme.

Décidément, je n'aime pas ces gens.

Le Chef de l'expédition apprit la nouvelle en marquant le coup. Que c'est triste mais nous ferons avec, le travail ne manque pas. Remarquant soudain les deux tirailleurs musulmans, le bon docteur évoqua les besoins des épouses qui avaient pour eux des menus travaux...

Fissa ! Fissa ! La litanie était de retour.

Les jours passaient sans rencontrer de résistance armée comme on aurait pu s'y attendre. Seulement quelques femmes Peuls, et leurs boubous chatoyants qui les croisaient. Elles partaient en avant pour préparer la venue des hommes et des troupeaux.

La décision d'éviter Yamou et Bouaké, et de passer directement par la vallée de Bandama fut prise suite à l'attaque. Plusieurs pistes s'annonçaient malgré l'animosité des groupes entre eux, les spécialistes n'eurent pas d'objection pour éviter ces gros villages. La vallée comprenait encore

d'autres villages atteints par le trypanosome, cela convenait pour les recherches futures.

LE VILLAGE DE SAMA

A cause des arbres immenses chargés d'humidité et des multiples flaques d'eaux, chaque homme recevait une dose de quinine pour contrer le paludisme qui sévissait en plus des autres maladies tropicales.

La vallée de Bandama clairsemée de petites forêts s'espaçait en petits vallons herbeux, l'on pouvait voir des troupeaux encadrés par des enfants nus, et armés de grandes lances pour combattre les lions. Sama accueillit ses premiers blancs. Le Chef bien qu'hostile avait dû apprendre la nouvelle de l'escarmouche et semblait malgré tout, craindre les fusils. Après que l'on ait distribué de la quinine aux enfants, les villageois apportèrent des fruits et du mil pilé avec du lait caillé. Les spécialistes des maladies tropicales purent recueillir du sang et firent de nombreux prélèvements sur les gens. Les maris étaient occupés à leurs recherches et les deux femmes du convoi quant à elles restaient dans les grandes tentes dressées en s'occupant en prenant des bains.

Les tirailleurs bien qu'étrangers au pays, bivouaquaient à l'entrée de Sama en attendant le prochain départ. Les femmes du village Bambaras se dirigeaient en file indienne vers le trou d'eau pour laver le linge et remplir les Calebasses. C'est là qu'elles trouvèrent un matin le corps de la jeune fille attaquée sûrement par un lion ou un crocodile qui étaient nombreux dans la vallée. Tous les hommes du village, partirent en chasse pour trouver le coupable mais ils ne virent que des agoutis sortes de gros rats comestibles.

Le malheur est grand, dit le fils du chef, Abssa n'avait pas seize ans et la voilà maintenant morte. Tout cela ne serait pas arrivé si mon père n'avait pas reçu les blancs et les autres noirs qui campent en dehors du village.

Parle Mamoudou, dit Cissé le Chef Bambara. Tu sais quelque chose que j'ignore. Une suiveuse du convoi à qui j'ai parlé ce matin m'a dit que sa petite soeur avait aussi disparu du convoi des blancs. Et alors quel rapport avec Abssa morte dans le lac attaquée par un crocodile, dit le Chef.

Tu vois père, je n'ai pas ton expérience de la chasse mais le grand crocodile, il noie sa victime et après il l'enterre sous un caillou dans l'eau ! Les femmes du village ont bien trouvé des morsures mais aux jambes, ce sont des morsures de hyènes. Ce n'est pas des crocodiles. Bon laissons partir ces blancs, on en parlera en conseil. On demandera l'avis des Anciens et on vengera Abssa si cela est juste.

Ta cousine me dit de tout te dire ou bien tu ne comprendras jamais rien !

Revenons à nos deux couples. Voyons comment pourrait-on dire sans nous choquer, nous deux vieille dames, tu peux comprendre les choses ?

(Gros yeux de ta cousine) Bon, je te dis vraiment tout.....

Madame MONARDIER s'ennuyait beaucoup avec son insipide mari et dans son tempérament de feu, elle avait jeté son dévolu sur Philibert LUBOUTI, l'Adjoint du mari plus jeune et plus ambitieux. Chacun y trouva son compte, tant que les deux autres ne voyaient rien... (la femme de LUBOUTI et bien sûr MONARDIER).

L'affaire comme tu vois, n'était pas simple.

Que je te raconte, la chaleur de l'Afrique avait réveillé le démon de minuit chez cette grande femme osseuse.

Je me suis toujours demandé si Hélène la femme de LUBOUTI ne disait rien à cause de la carrière de son mari.

Maintenant que tu en sais autant que moi, mais surtout n'en souffle mot à personne.

Hié ! Hié ! Commencèrent à crier les conducteurs des chariots.

Les pisteurs Peuls étaient partis tôt devant, ouvrir la route. La côte à la sortie du village de Sama obligea tout le monde à descendre des chariots.

On hâla fort, pour aider les bêtes à franchir le col, enfin la fin de la vallée, et plus loin dans la savane, les villages de Ferkessédougou et Niangoloko.

Ouvres tes yeux, mon ami.

Vois, ces étendues sauvages,entend ces Tam Tam et ces cris de hyènes.

Rregarde ce ciel plombé, et à perte de vue ces troupeaux de zèbres, d'antilopes, de buffles et les Cobs.. Cela ne sera jamais plus pareil.

Les deux militaires, Emile et Antonin assis sur le banc du chariot regardaient s'étirer la colonne dans l'herbe de la savane et à voix basse, ils discutaient de ce qu'ils avaient vu et entendu les nuits passées. Un grand remue ménage du côté des MONARDIER et LUBOUTI. Les lampes à acétylène

ont brûlé jusqu'au jour.

Mais que faisaient-ils, pourquoi tant de va et de vient. Ba ! Reprit Antonin occupons nous de nos affaires. Activons les bêtes. Je descends Antonin, je vais voir devant, cria Emile en sautant du chariot.

Mamadou ! avancez et restez groupés avec les hommes.

Alors Adjudant, cria brusquement, une tête sortie d'un chariot de devant, bientôt le village de Ferké. Prévenez nous vite, car Madame MONARDIER ne se sent pas très bien, entendu Monsieur LUBOUTI répondit en écho l'Emile

- Ils sont où les deux autres ? pensa t-il fine mouche pendant qu'eux se reposent.

Depuis le roulement du bruit des Tam- Tam, les tirailleurs Wolofs marchant de part et d'autre de la colonne, roulaient de grands yeux apeurés. Passablement inquiets les deux militaires chargés d'assurer la sécurité faisaient des rondes incessantes autour de la colonne.

On pouvait remarquer au loin, une troupe d'Africains, lances en l'air, bien groupés en ordre de bataille qui les invectivaient.

Cela n'annonce rien de bon, chantonna Antonin. J'ai peur des mauvaises surprises. Ces gaillards ont l'air remonté. Tirailleurs tiraient en l'air plusieurs fois, cela devrait faire son effet.

Soyons sur nos gardes ! Répondit l'autre. Ils ne sont pas si loin de nous.

Deux jours pourtant qu'ils cheminaient bivouac après bivouac. La crainte de voir des révoltés du pays les attaquer sans prévenir cela amplifiait les heurts entre les petits groupes de la caravane. Les tirailleurs Oualofs choisis pour leur courage, ne comprenaient pas ce qui se passait entre les blancs et certains pensaient même que cela amènerait le malheur et qu'il fallait faire la danse des griots

Les fumées du village de Segouto furent aperçues un jour par un pisteur. Toubabou regarde ce village, montra le Peul. Je connais ces gens, c'est des Mossis du Nord déplacés comme moi.

Je parlerai au Chef. On pourra dormir ce soir si tu leur donnes des médicaments. Allons voir le Chef de l'expédition où est il celui là, se dit Emile. Oh Antonin, tu as vu qui tu sais.

Comme d'habitude, il dort dans le dernier chariot, épuisé de quoi on se le demande, répondit le Gendarme en riant.

Pendant ce temps, dans le premier chariot on s'agitait sous la bâche on vit apparaître Madame MONARDIER toute échevelée et pour une fois toute souriante.

Alors Messieurs où sommes nous, Ferkessédougou, dit-elle en cherchant à la ronde.

Non Madame, un simple village pour dormir ce soir. Un Bof, et un geste, et la bâche du chariot se referma. Tiens vous voilà Mustapha et Aziz. Vous êtes libres à nouveau ?

Chef ! Francaoui, regardant d'une drôle de façon Emile, je reste toujours avec vous maintenant. Les autres, en montrant les chariots, ils ne veulent plus de nous. Tout le monde est au courant grimaça Antonin. C'est ça un secret militaire ? Allons Antonin tais-toi. Entreprends tes activités, ordonna l'Emile qui s'imposait en tant que Chef d'expédition maintenant. Mustapha va avec Aziz et le pisteur au village et demande si on peut être reçu sans bagarre.

Chef Emile reprit l'Algérien, mon vrai nom c'est Correchi, je suis Hadj. Appelle moi comme ça dorénavant, et il couru pour rattraper le pisteur et Aziz qui allaient vers le village.

Installer les différentes tentes des chefs loin du campement était devenu systématique.

- Toujours trois, disait Aziz. Pourquoi trois tentes, pour deux couples ? Bâ ! C'est eux

qui commandent, ajouta t-il. Le bivouac près de Segouto fit venir des malades et aussi des jeunes Mossis pour contempler la couleur de la peau des blancs encore du jamais vu.

- Mchi ! Criez Aziz (pars), je suis comme toi... Petit ! Arrête de me toucher les cheveux.

Aziz avait eu la bonne idée d'être blond ce qui intriguait encore plus les Africains.

Les médicaments distribués et les sentinelles disposées, chacun pu enfin manger et s'endormir. .

CHEZ LES MONARDIER, LA NUIT AU VILLAGE DE SEGOUTO

_Non ! Non ! Criait la jeune fille en Mossis.

Non, arrêtez s'il vous plaît. Je n'en peux plus, laissez moi partir vieil homme blanc, je ne dirai rien.

Le vieux MONARDIER abusait et violait la jeune noire depuis des heures. S'amusant à la torturer avec sa cigarette, il serra le cou. Et il se cabra à cheval sur ce corps prostré.

- Meurs ! Chienne ! Dit-il en voyant les yeux de la jeune fille se révolter.

Sûr de sa mort, il s'écroula anéanti de joie et de dégoût pour ce qu'il avait fait. Paniqué comme à son habitude, il couru en tâtons dans la nuit vers la tente de sa femme.

En entrouvrant la tente, il découvrit celle-ci endormit près de son adjoint. Nullement surpris, il les réveilla. Vite, venez m'aider à sortir le corps de la tente.

Ensommeillée mais rapidement sur pied l'épouse de MONARDIER lui assena une gifle en lui criant, Vous avez encore recommencé et vos cachets, avez-vous pris vos tranquillisants ?

Arrête, fit LUBOUTI en prenant le bras à sa maîtresse, c'est trop tard, c'est fait. Venez il faut encore le cacher comme l'autre. Prenons des draps et cette fois si, amenons la loin du village.

Les lampes acétylènes brûlèrent toute la nuit. Les trois ombres s'enfoncèrent dans la brousse et déposèrent le corps de la pauvre sur une fourmilière pensant qu'elle serait dévorée rapidement.

Bernard, dit sa femme en colère à l'épidémiologiste Il faut que vous arrétiez vos élucubrations de psychopathe. Soignez vous une bonne foi pour toute. Espérons que ces noirs ne verront rien, partons vite avant qu'ils ne retrouvent ce dont vous savez, dit elle hypocritement. Dans la nuit, l'Adjudant charpentier avait bien vu des lueurs du côté de sa hiérarchie. Le manège insolite vers les tentes mais loin de se douter de ce qu'il se passait, il continua sa ronde sans se douter de rien.

Correchi et Aziz, comme à leur habitude, soufflez sur les braises du feu. Le thé sentait la menthe. Ils se réunissaient souvent avec les autres tirailleurs Africains pour savourer ce moment quand tout le monde dormait. Ils consommaient ce breuvage tant prisé qui leur rappelait leur lointain pays.

Tournons nous Aziz, le soleil se lève, tonna Correchi déjà à genoux. Razul Allah, commença Aziz ... Abdelai esclave de Dieu. Et la sourate continua, reprit par des hommes agenouillés. Prions, Allah que les justes soient. Que l'impie disparaisse. Ainsi dit le Coran.

Le convoi de chariot déjà disparaissait dans la brume du matin quand le village commença à peine à s'animer. Peu de temps auparavant, ce fut les tirailleurs qui furent surpris de voir débouler la MONARDIER criant, gesticulant toute douce et encourageant les hommes à se presser pour rejoindre Kaoura et Niangoloko.

- Allez venez mes petits, pressons. Il est tard. Partons maintenant, le soleil se lève. La route sera longue avant d'arriver !

Aziz qui, pas avare de reproches envers sa patronne, lui trouvait pour une fois un semblant d'humanité, à cette vieille escogriffe !

Et c'est dans cette ambiance bonne enfant, que tout ce petit monde se retrouva sur la route. Bizarre, se dit l'Antonin. On devait rester deux jours et nous voilà encore sur la piste.

Tais toi ! Antonin pensa t-il. Finissons ce périple bien mal engagé.

Les savanes succédaient aux marécages, là où les hippopotames chargeaient parfois sans prévenir les voyageurs non avertis. N'ayant plus de riz et de viande, les hommes les chassaient maintenant pour se nourrir, l'hypo séché pouvait nourrir un camp pendant des jours...

Les Bubales (sortes d'antilopes) rares mais tellement goûteuses, les agoutis (gros rats) dépréciés par les blancs étaient farcis de mil puis rôtis. Les abords de Niangoloko furent atteints après trois jours, les alentours ressemblaient à la vallée de Bandama déjà clairsemés d'arbres, le sahel approchait.

Le Peul MONEFARA scruta les petites montagnes qui annonçaient au loin Niangoloko et Banfora. Arrêtez vous Toubabs, arrêter les chariots. Ils sont là, le peuple des Bambaras, tous les Chefs avec leurs masques de guerre et leurs longs boucliers. Voyaient, ils sont des centaines à taper du pied et chanter la vengeance de tout un peuple. Les lances sont dressées, ils veulent la guerre.

D'où sortent ils ? Cria stupéfait le Gendarme. Il n'y avait personne quand j'ai regardé il y a cinq minutes.

Toubab ! Toi le Gendarme, crois- tu tout savoir de chez nous ? Tous ces peuples et ces royaumes qui ont envahis plus loin que tes yeux pourraient porter, ils sont maintenant devant nous et derrière nous regarde. Que devons nous faire ? Toi le Peul qui sait tout, souffla paniqué l'Emile.

Prends des hommes, va vers eux, discute, montre tes fusils et tire en l'air pour montrer ta force et peut-être, j'ai dit peut-être qu'on pourra mourir demain, Challa répondit le Peul.

ALBEFEUILLE, Aziz et Correchi, venez ! Courez avec moi et toi aussi le Peul. Mieux vaut mourir debout en combattants. Immédiatement, Lancés sur la pente les cinq hommes dévalaient en criant avec plus de peur que de hargne, s'attendant à recevoir à chaque instant une lance qui les achèverait.

Brisés net dans leur élan, ils stoppèrent devant un mur d'hommes farouches qui psalmodiaient des litanies incompréhensibles en sautant sur place. MONEFARA fait quelque chose, cria fort Aziz. Je ne veux pas mourir ici.

Emile pointait son fusil mais il était impuissant comme Antonin d'ailleurs, ils comprirent rapidement que pour une fois l'homme civilisé était battu !

Le Peul posa à plat sa lance et se coucha à plat ventre se barbouillant de terre..

- Oh mes grands Rois, laissez parler un gardien de troupeau de vaches.

Pardonnez nous, d'être venus sur vos rivages, Seigneurs prenaient tout ce qu'il vous plaira. Epargnez nos vies, vous les grands Rois qui ordonnaient et tous vos peuples obéissent. Voyez ces hommes, ils sont venus pour guérir la maladie qui tue nos hommes et nos femmes et qui nous rend si bien malade, ainsi parla MONEFARA, le Peul des rives du Niger.

La troupe immense de guerriers grondaient et menaçaient les quatre hommes. Un long silence fit place aux chants, la foule des Bambaras s'écarta et un petit griot vint tourner autour d'eux, en chantant et en agitant son grelot de calebasses. Il se tourna et il s'adressa à un grand masque et il lui dit...

Approches toi le messager des Dieux, toi le Roi descendant du Royaume des Bambaras. Ces hommes ne veulent pas la guerre. Qu'ils te donnent un fusil et ils partiront, si tu le veux loin de la terre de tes ancêtres, ainsi parla Saïdicou le griot du Roi des Bambaras.

Ne dites rien siffle le Peul, notre vie est dans sa main.

Petits blancs, dit le grand masque Bambara. Venez voir la puissance de mon Royaume. Ainsi tous se dirigèrent vers un grand village dissimulé par une colline. Encadrés par des hommes de haute taille, à moitié nus, ils ne purent que suivre le Roi.

Ouvrez vos yeux. Regardez mon or, montrant ses bracelets et sa couronne. Voyez mon trône paré de bijoux et de peaux de lions. Regardaient ses femmes soumises.

Ils se dirigeaient maintenant, vers la grande case cachée derrière les arbres.

Mon père et son père avant lui vivaient ici, avant que vous les blancs ne sortiez de terre.

Il enleva son masque de Roi et s'assit encadré par ses guerriers.

Les hommes du convoi, furent jetés sur le sol, ils ne voyaient que les pieds du Roi et le bas du trône. Ecoutez ! cette histoire, leur dit -il.

C'est l'histoire de l'hippopotame et souvenez vous en bien.

Après on ira chercher vos femmes et vos guerriers qui se cachent comme des rats en haut de la colline, dans ces chariots que j'aperçois au loin.

L'hippopotame, commença le Roi, vit maintenant dans nos rivières mais avant, bien avant, il mangeait les hommes et les bêtes. Sa peau était rose et le soleil le brûlait. Ne pouvant résister plus longtemps à ses douleurs, il parti voir les dieux du fleuve il leur demanda de pouvoir rester toujours dans l'eau, ainsi il serait à l'abri des rayons du soleil qui le faisaient tant souffrir. Bien, dirent les Dieux mais avant il faut nous promettre de ne plus manger de viande, uniquement de l'herbe des rivières.

Je promets répondit le pachyderme et je vous montrerai tous les jours que je ne mange que des plantes. C'est pour ça petits blancs, que l'hippopotame quand il se soulage il remue la queue. C'est pour montrer aux Dieux qu'il n'a pas mangé de viande.

Dites moi, vous les blancs, vous remuez aussi la queue pour montrer que vous ne tuez pas les noirs ? Parce que vous les petits blancs on vous donne les yeux et vous demandez en plus les sourcils... Ainsi parla le Roi et en se levant. Il dit à tous ses guerriers.

Laissez partir ces hommes et prenez leur un fusil pour l'histoire que je viens de raconter. Tout à un prix.

De retour vers les chariots, personne ne dit un mot. Ils ne pouvaient pas croire qu'ils étaient libres. Seul le claquement des fouets pour faire avancer les attelages déranga un moment ce lourd silence. A partir de ce jour, la marche des chariots fut rythmée par les coups sourds des Tam Tam. Les spécialistes auraient voulu étudier la maladie pour laquelle ils étaient venus mais l'Emile n'en sachant pas la raison lui-même, leur déconseilla de s'arrêter pour l'instant dans les villages pour leurs recherches. Beaucoup de suiveurs et suiveuses s'étaient enfuies peu après la menace du Chef des Bambaras et les tirailleurs Oualofs inquiets du bruit continu restaient groupés et interpellaient le Gendarme et Emile pour qu'ils fassent demi tour.

Les augures ne sont pas bons, disaient-ils. Ces Tam Tam annoncent le malheur et la mort. Retournons avant qu'il ne soit trop tard, répétaient-ils.

- DE NOTRE BELLE CHARENTE

Cher petit, Arrêtez vous ma chère Hortense, soufflons un peu.

Mon attelage est las de tirer cette histoire sur les chemins de l'Afrique

Chères Dames,

Chère Hortense ma cousine,

Dans votre dernière lettre vous me décrivez si bien le port de la Rochelle.

Je ne savais pas que vous connaissiez cette ville et surtout je suis fort surpris, que notre Emilie ait aussi des souvenirs de ce coin de France.

DE LA ROCHELLE

On vous raconte le convoi en Afrique.

Emilie s'embrouille une fois de plus mais peut-on lui reprocher tous ces noms, tous ces villages sur cette piste (Ta cousine Hortense)

Voilà Niangoloko, nous y sommes sur le chemin.

Encore un jour de chaleur et de poussière. Tirez les boeufs, tirez.

Pendant que cheminait la colonne dans les villages de Sana et de Segouto le conseil des anciens s'était rendu compte que la morte du trou d'eau avait, elle aussi été martyrisée et les coursiers venus de Sogouto annonçaient un autre corps trouvé à moitié décomposé sur une fourmilière près du village. Les blancs tuent nos jeunes femmes, pleuraient les vieilles. Qui pourra nous les rendre ? Venez, criez les hommes agitant les lances de guerre. Prenons leurs femmes et leurs vies. Les boeufs de leurs chariots nourriront nos villages ! Ainsi excités, collés en rond par dizaine, ils entamaient la danse du masque soleil. Les deux villages en colère faisaient retentir les Tam Tam...

Traoré le tirailleur s'agitait près de Correchi. Les grands gestes qu'il faisait avaient attiré tous les autres. Antonin qui avait rejoint l'Emile ne pouvait manquer de voir toute cette agitation.

Allons voir ce qui se passe, dit-il, marchant vers les soldats. Oh ! Oh ! Que se passe t-il ici ?

C'est grave patron ! Dit Traoré Nous les Africains on a tout vu. Et c'est quoi que vous avez vu ? répondit l'Adjudant.

Les sentinelles, elles ont vu le grand blanc s'amuser avec les jeunes filles. Nous on sait tout, dit en s'approchant Mamadou. Elles sont mortes par sa faute, montrant le chariot des MONARDIER. Si c'est vrai, dit Emile, on ne peut rien faire maintenant. On les dénoncera aux autorités au retour, si on en revient. Et il y aura des enquêtes croyez moi.

Bon calmez vous, leur dit-il à tous. On va les surveiller quand on sera dans les prochaines haltes aux autres villages.

Antonin n'en démordait pas. Sortons le du chariot celui la, en parlant de MONARDIER et rendons justice sur le champs.

Tiens, s'écria Emile. Cela m'étonne de toi Gendarme, toi si respectueux du code Napoléon, les lois, les devoirs et tout ça. Il ne perd rien pour attendre celui la, quoi que tu en penses Emile, répondit ALBEFEUILLE.

Les montagnes après les plaines, les hommes et bêtes harcelés par les moustiques et la chaleur gravissaient, une petite colline où disparaissaient les derniers rayons de soleil. La chute de cailloux roulant sur le chemin fit lever les yeux des hommes qui poussaient à l'arrière les attelages.

Le grand Peul qui arrivait en courant ne pu émettre un son. Il s'effondra transpercer dans le dos par une sagaie. Les attaquants qui arrivaient en ordre compact prirent les militaires totalement par surprise juste dans la montée du col. Les buffles atteints par les lances bloquaient la colonne.

Les tirailleurs et les autres hommes cachés derrière les bêtes et aussi par les montants des chariots s'organisaient pour résister aux vagues successives des assaillants. Les tirs répondaient aux lances. Mais les guerriers Mossis et Bambaras avaient si bien visés qu'il ne restait plus beaucoup de tirailleurs en état de combattre. Aziz et Correchi mal protégés des lances, coincés entre deux bêtes effondrées criaient en Arabe. Ce qui semblait bien effrayer certains guerriers venus trop prêt.

Antonin et l'Emile, tiraient au coup par coup essayant déconomiser leurs munitions. Pendant ce temps la horde guerrière s'était retirée dans le petit bois et on pouvait entendre le son des Tam Tam qui amplifiait la peur des hommes retranchés près des chariots. Combien sont-ils ?

Dit Antonin en se retournant. Emile ! Comment vont les autres devant. Tu les vois !

Toujours à genoux et bien caché, le Gendarme regardait la petite forêt d'où arriveraient les guerriers Mossis.

L'heure est venue Emile, de tout te dire de ma présence ici avec toi. Notre route va sûrement s'arrêter dans ces montagnes et il le prit par le bras pendant qu'il lui parlait.

Il faut que je te dise, mon Ami ça ne peut plus attendre ? Ils vont bientôt arriver répondit Emile déjà les doigts crispés sur son fusil. Attends un peu.

Hélas non, surveilles les pendant que..., reprit-il au bout d'un moment.

Emile... Je ne suis pas ALBEFEUILLE !

ALBEFEUILLE. C'est le nom de l'homme que j'ai tué sur le bateau quand on venait de France.

Éberlué, l'autre tourna doucement sa tête vers Antonin et voulu ouvrir la bouche. Non ne dis rien et écoute mon histoire

J'ai cherché pendant longtemps à Paris l'homme qui avait tué ma sœur, je l'ai enfin retrouvé juste avant qu'il ne s'embarque avec sa femme et l'autre couple.

Tu vois de qui je parle, s'est MONARDIER bien sûr. Mais quelqu'un en haut lieu voulait éviter le scandale, c'est pour ça qu'il est ici loin de la France pour qu'on oublie ses comportements déviants.

Pourquoi as-tu tué cet homme sur le bateau, dit l'Adjudant.

C'était lui ou moi. Par contre stupide, comme un vrai Gendarme de la Maréchaussée. Quand je lui ai dit que l'assassin que je recherchais était parti en bateau vers Dakar et que je le suivais, il a décidé de m'arrêter et d'avertir MONARDIER et les autorités de mes intentions de lui faire payer son crime.

Et la petite Cissété c'est toi aussi, remarqua Emile maintenant méfiant de l'homme qu'il découvrait.

Oui c'est moi. Mais je ne l'ai pas tué...

Bien ! encore heureux. Où est elle pourquoi, elle n'avait rien à voir avec tout cela. S'inquiéta Emile.

Oui je lesais trop bien, mais malheureusement elle connaissait le vrai ALBEFEUILLE car il était déjà venu et elle ne m'a pas reconnu en lui. Je l'ai faite retournée chez elle à Binger ville avant qu'elle ne me dénonce et qu'on découvre qui j'étais en réalité.

Et c'est maintenant que tu dis tout cela, siffla en un souffle l'Emile énervé, je n'aurai jamais cru t'imaginer en meutrier. Il me semblait pourtant te connaître...-, je te le répète on s'est battu, c'était un accident, Emile !

Correchi et Aziz et tous les autres se mirent à crier et à tirer quand des centaines de lances et de flèches tombèrent en pluie sur le groupe. Protégeant son ami, Antonin le gendarme ou celui qui se faisait appeler comme tel, reçut une grande flèche et il tomba. Les quelques tirs sporadiques des assiégés n'empêchaient plus maintenant la nuée des combattants de venger leurs jeunes filles mortes. La fin de la bataille fut engloutie dans la nuit.

Quand des troupes arrivèrent de Bobo- Dioulasso deux jours plus tard, tout avait disparu. Plus d'homme, ni bête, ni chariot. Il ne restait plus aucun signe du combat.

Malgré les représailles sur les villages aux alentours, malgré l'enquête du Gouverneur de l'A.O.F. On ne retrouva jamais les deux couples de spécialistes tués ou amenés en esclavage vers le Niger ou le Mali ou bien plus loin encore.

Chouf (regarde aurait dit Aziz), c'est peut être Correchi que l'on aperçoit dans son champs entouré de sa femme et de ses neuf enfants, loin dans le Djebel près de Biskra. Car tu vois, les seuls qui ont réussi à s'échapper de cet ultime combat, se sont eux les deux Algériens.

Coincés, certes entre deux bêtes mortes de l'attelage, ils réssirent à se glisser comme des ombres pendant la nuit, en rampant et seulement armés d'une lance, ils rejoignirent un camp français. Les deux seuls survivants en piteux état racontèrent leur malheur. Ils s'étaient cachés dans la forêt en mangeant des racines, des autres laissés sur place, ils n'en savaient pas plus.

D'ailleurs, si vous passez un jour à Bobo- Dioulasso au Burkina – Faso. Vous pourriez voir, près des chutes d'eaux de Banfora, là où les singes viennent boire au fond d'une allée de ces manguiers hauts comme des cocotiers, une maison en bois toute délabrée. Ne dit-on pas que là vivait un blanc. Un ancien charpentier et une Bobolaise. Mais il y a si longtemps déjà, qui pourrait s'en souvenir ?

LA GARE DE BOBO DIAOULASSO.

Mes bonnes amies,

Quelle fin pour tous ces gens. Passion, vengeance... Vous me dites, heureusement que Correchi et Aziz ont pu retrouver leur famille dans le Sud algérien. Je vous sens hésitante, ma chère Hortense sur la santé de votre mentor, répondez à mon inquiétude !

LA MAISON FAMILIALE DE LA ROCHELLE

Tu étais trop loin pour venir quand elle est partie, ton Emilie, ta Juliette ton amie. La bougie de sa vie s'est éteinte. Mais elle m'a laissé le soin de t'écrire encore en son nom, moi ta vieille cousine

Ne crois pas qu'elle n'a pas cherché à te raconter sa vraie et étonnante histoire.

Commençons déjà par le début, Juliette (Emilie comme elle se faisait appeler et comme tu l'appelait) était la fille de la Madeleine du récit que l'on t'a raconté

. Oui, Madeleine, celle du bateau et de son mari Paul coiffeur de son état, qu'elle est d'ailleurs partie chercher dieu sait où... à Dakar.

Juliette, donc quelques temps après ses 18 ans, a épousé Bremond, l'apprenti bien plus âgé qu'elle, qui est devenu plus tard le seul patron du commerce de coiffure à Dakar.

Madeleine quand a elle, est retournée en Charente et a épousé le frère de Paul. Armand, qui était l'aîné et qui possédait cette gentilhommière dans le Sud de la France

Armand et Madeleine ont légué plus tard ce bien à leur fille Juliette, ton amie et ta Grand-mère
Son mari l'a toujours appelé par son deuxième prénom Emilie que tout le monde en avait pris tellement l'habitude . Armand somme toute lui aussi plus âgé est parti avant Juliette, il y a bien longtemps.

Pour Emilie ou plus tôt Juliette, l'appel de ses souvenirs de la Rochelle l'a poussé à revenir dans la maison, là où se trouvait le premier salon dans la grande avenue couvert d'arbres. Tu t'en rappelles ? Ainsi, elle a racheté les murs qu'elle connaissait si bien pour attendre le souffle qui

éteindrait sa flamme. Encore une chose mon cousin, j'admire écouter... Notre Juliette raconter ce récit ou elle mélangeait ses aventures et une autre histoire que nous avons découverte, dans un petit secrétaire de la maison du Périgord. De vieux cahiers qui racontaient des histoires sur ce coin d'Afrique entre Grand Bassam et Bobo Dioulasso. On s'est délecté à te raconter tout cela.

Tu penses bien, que l'on n'est jamais allé aussi loin que cela, sauf pour Juliette qui elle a vécu bien sur à Dakar. On a simplement lu ces cahiers qui rapportaient des faits de ce voyage incroyable. Dans le grenier, on a aussi découvert une malle remplie de vieux habits militaires et des masques africains. On ne saura jamais qui était ce SOLDAT INCONNU qui écrivait.

Ta dévoué Hortense

PS : Sur le dernier cahier que j'ai pu lire, Firmin s'est remis de son accident. Toujours un peu handicapé, il est retourné à Monflanquin où il est devenu l'instituteur du village en épousant plus tard la fille du boucher.

Alors toi qui as fini par tout deviner : Quelles histoires sont vraies et laquelle est fausse ?

Note de l'auteur.

Mon arrière grand-mère est bien parti chercher son époux en Afrique. C'était dans un autre lieu. Mais toujours à la même époque. Pour la mission de santé, elle aurait pu exister. Car un bon nombre de missions sanitaires ont eu lieu dans ces périodes de découvertes sur continent Africain. Remercions ces premiers personnels de Santé qui sont partis souvent dans des postes isolés.

D'ailleurs il existe bien un vieux centre d'épidémiologie, à Bobo- Dioulasso nommé le Centre Muraz, certains de ses bâtiments et maisons portent encore la date de leur construction en 1898.

Ce centre a été édifié par des artisans charpentiers, couvreurs et autres maçons qui sont venus de France pour apporter leur savoir à l'époque. Tout ceci, afin de soulager ces peuples qui ont beaucoup donné mais rarement reçu.

Jamais on ne retrouvera ce continent dans son état originel. Bien avant que les Africains reçoivent eux aussi leurs émigrés, mais d'un tout autre genre...

Petites histoires sur l'Afrique de l'Ouest.

Les Français, les anglais ainsi que les allemands se sont âprement battus pour posséder ces terres à l'ouest de ce continent millénaire.

Pour ne parler que de quelques pays :

Nous retiendrons le Gabon, exploré par Savorgnan de BRAZZA qui a remonté le fleuve l'Ogooué. Pour fonder Franceville sur la piste du Congo et donner son nom à Brazzaville.

Dans une moindre mesure Lastour a laissé son nom après sa mort à Lastouville au Gabon.

La piste débutait il n'y a pas si longtemps encore à la sortie de Libreville et se perdait ensuite vers le Congo. En passant par N'jolé et Lastourville et bien sur Lambaréné... 850 Kms de pistes où les ornières des grumiers de plus de 1 mètre 80 de haut roulaient et roulaient encore.

Au porte des grands lacs Lambaréné et le fameux Docteur SCHWEITZER.

Un peu comme en Amazonie, la forêt occupe quatre vingt pour cent du pays, elle est nommée la forêt des abeilles. On entend toujours et heureusement, sur la piste en latérite le feulement de certaines bêtes sauvages. Les hippopotames et les crocodiles sont nombreux dans les lacs qui se succèdent Jusqu'au delta et la ville de Port Gentil. L'éléphant est encore présent mais à la frontière du Congo comme le gorille que l'on retrouve malheureusement encore sur les étales des marchés des petits villages perdus au nord du pays.

Le Burkina - Faso

Le pays des hommes intègres reste toujours un pays riche par sa faune et sa flore.

On peut y voir de nombreux hippopotames, et des crocodiles dans certains fleuves. Le lion reste rare mais présent.

Le marché de Bobo-Dioulasso est resté longtemps le plus grand marché de l'Afrique de l'ouest.

On y trouve beaucoup d'ivoire invendable à ce jour, stocké dans des vieilles malles aussi vieilles que le marché de la ville.

Les artisans travaillent encore l'or, et sont installés autour de la ville.

La cérémonie des masques est très particulière, car on ignore qui se cache dessous. Le Burkina- Faso est encore à ce jour empreint d'anciennes traditions

Bobo- dioulasso, est remarquable par sa gare du plus style malien et par le centre de la ville isolée par des petits ponts. Elle reste encore un lieu protégé et souvent interdit aux personnes étrangères.

Le Mali :

Et son fleuve Niger... Là commence

Après Bamako un grand delta.

De Mopti à Gao en passant par le pays Dogons... Le Mali est rythmé par les crues du fleuve.

La Mauritanie : Entre désert et océan Atlantique

Nouadhibou au nord construit sur un éperon rocheux et Nouakchott tourmenté par les dunes et le vent de sable. Ces dunes comme d'immenses houles chavirent les maisons au bord du désert.

Le dromadaire est omniprésent rien ne se fait sans lui.

On mange le dromadaire, on en boit le lait avec la Guetna. (La récolte des petites dattes) On le vend, on l'échange. On en fait des couvertures avec sa laine.

Drôles d'histoires,

Le sable du désert Mauritanien a gardé d'innombrables vestiges de la période Néolithique.

Un ami coopérant anthropologue avait ramené des ossements humains dans ses cantines pour les faire examiner dans un laboratoire européen. Muni des autorisations de sorties de la Mauritanie. Pour éviter que ces vestiges ne soient cassés ou abîmés, il avait pris la précaution de remplir les malles de sable et d'y enfouir les ossements du néolithique.

Arrivé à la douane, les douaniers malgré les autorisations en bonnes et du formes, inspectèrent les malles de fond en comble trouvant cela très bizarre tout ce sable ramené en métropole.

Après ses congés et de retour en Mauritanie, le même ami, avait chez lui dans sa maison de Nouakchott un aquarium de poissons d'eau douce. Il s'était dit qu'au lieu de ramener des malles vides vers la Mauritanie. Il était et serait judicieux, de remplir les dites malles de sable de rivière de France qui était, celui là non salé.

Au passage de la douane Mauritanienne, il tomba à nouveau sur les mêmes douaniers qu'à l'aller. D'après ce qu'il m'expliqua par la suite, personne ne voulu croire à cette histoire de sable non salé et que cela devait cacher quelque chose de suspect. Effectivement leurs arguments étaient solides : Avec tout ce sable qu'il y avait ici en Mauritanie, pourquoi diantre en faire venir de France. Et puis avec tous ces poissons dans l'océan, il faut vraiment que vous collectionnez des poissons d'eau douce... Vous, nous ramenez du sable ? disaient il. Dites la vérité, vous cachez quelque chose dans ces malles.

Une histoire de voleurs...

Tout le monde sait que les voleurs existent partout, en Afrique comme ailleurs.

Par contre ces voleurs sont très mal supportés par la population locale qui est déjà très pauvre. Or, malgré la présence de notre gardien. Dans notre très grande et très vieille maison à Bobo-Dioulasso. Nous subissions d'incessants petits larcins (Disparition de roue de secours de notre véhicule, chaise de jardins etc.) Même les petits jouets d'enfants disparaissaient.

A bout de patience devant ce vandalisme.

Je me plantais un soir sur de moi, devant les fenêtres du grand corridor qui faisait tout le tour de la maison. Je pris mon mal en patience pour surprendre ce voleur. Assis sur un vieux fauteuil, je du m'endormir. Au plus profond de la nuit un bruit furtif me fit sursauter.

Totalement réveillé je me dirigeais à tâtons dans le noir en suivant le corridor vers le bruit qui m'avait alerté. J'avais beau regarder dehors, je ne voyais rien. Pourtant le bruit de frottement persistait. Quelqu'un ou quelque chose, se glissait à pas furtif dans le jardin ... A force de regarder j'aperçus sur la terrasse un couple d'agoutis (Gros rats qui ressemble plus à des castors qu'à des rats) Ces rats voleurs furetaient à la recherche d'objets brillants pour garnir leurs nids. J'avais trouvé mes voleurs de jouets...

Le vrai voleur court sûrement encore...Comme un parfum d'Afrique.